

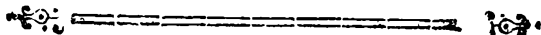
JOURNAL  
HELVETIQUE  
OÙ  
RECUEIL  
DE  
PIECES FUGITIVES  
DE LITERATURE  
CHOISIE;

*De Poësie; de Traits d'Histoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la Republique des Lettres; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pais Etrangers.*

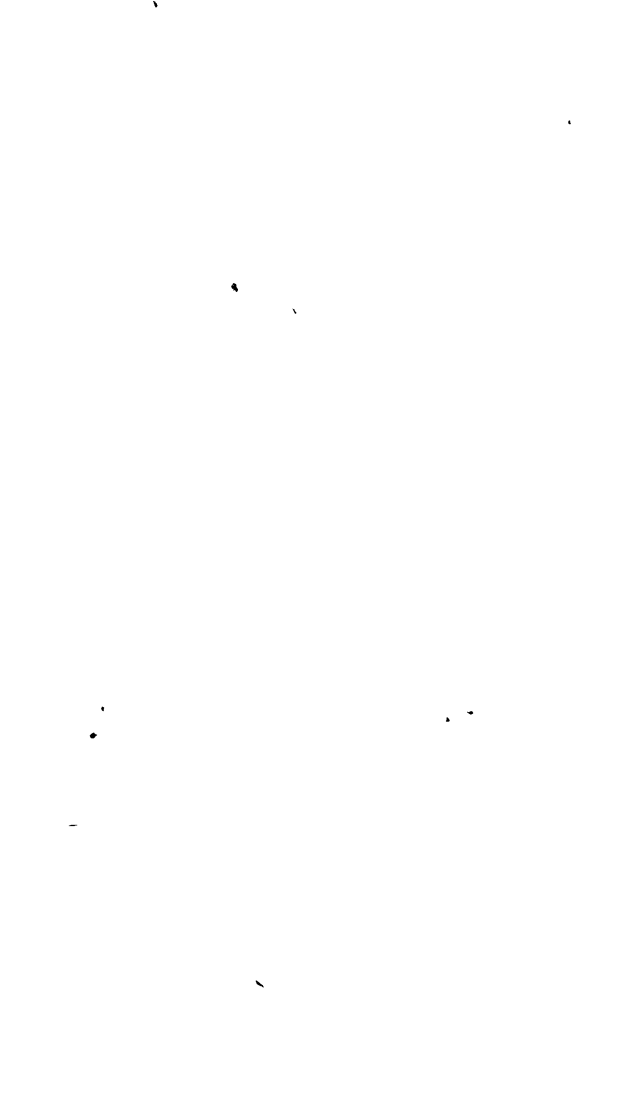
DEDIÉE AU ROI  
SEPTEMBRE 17



NEUCHÂTEL  
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



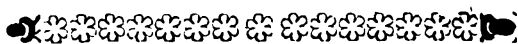
M D C C. L.





# JOURNAL HELVETIQUE,

SEPTEMBRE 1750.



## AUX EDITEURS.

MESSIEURS,

**I**L m'est tombé entre les mains une Explication de la *Parabole du Semeur*, du XIII. Chapitre de *St. Matthieu*, en trois diférens Discours. Je ne les apelle pas des Sermons, parce que j'y ai trouvé beaucoup plus de Remarques Critiques que la Prédication n'en souffre ordinairement. Par cela même ce genre de Composition conviendra mieux à vôtre Journal. Il est vrai qu'il y a aussi plusieurs Moralités. Mais dans le Recueil que vous donés au Public chaque Mois, vous ne vous proposés pas seulement d'éclairer l'Esprit & de former le Gout, mais encore de former le Cœur & de le tourner du côté de

la Vertu. D'ailleurs les Règles de conduite que renferment les Discours que je vous envoie m'ont paru encore d'un tour fort différent de celles qu'on nous donne ordinairement dans la Chaire.



## REFLEXIONS

*Critiques & Morales sur la Parabole du SÈMEUR, St. Matth. Chap. XIII.*

**D**ES le commencement de ce Chapitre l'Évangéliste nous dit, que JESUS se voyant environé d'une grande foule de Peuple sur le bord de la Mer, *monta sur une Barque, d'où il les enseignoit.*

C'étoit sans doute pour se mettre à couvert de la foule, & pour être entendu de plus de gens, en leur parlant d'un lieu un peu élevé. *Alors il leur parla de plusieurs choses en se servant de Paraboles.*

C'étoit assez la manière des Orientaux d'enseigner par des espèces de Fables, ou d'Histoires feintes, pour rendre leurs Leçons plus sensibles, mais sur tout pour réveiller l'attention de ceux à qui ils parloient, & imprimer plus fortement dans leur Mémoire ce qu'on avoit à leur dire d'important. Il n'y

n'y a rien que le Peuple écoute avec plus de plaisir & qu'il retienne plus aisément que ce qui a l'air de récit. Tout ce qui semble renfermer quelque Evénement le frappe d'avantage que des Réflexions ou des Sentences détachées. Les Paraboles sont donc de petits récits, de petites fictions ingénieusement concertées, où sous des images empruntées des choses les plus familières, est cachée quelque Moralité ou quelque Leçon que l'on veut insinuer.

Pour suivre cette Règle d'emprunter ces images des choses les plus familières, la plupart des Paraboles du Sauveur sont tirées de l'Agriculture, le plus ancien de tous les Arts, le plus utile, & par conséquent celui qui devoit être le plus connu. Il est aisè d'apercevoir en cela la Sagesse de J. C. La plupart de ses Auditeurs étoient des gens de Campagne. Ainsi les images prises du labourage étoient tout à fait à leur portée, & leur convenoient parfaitement. Pour s'acomoder donc à ce goût des Orientaux, & en particulier au goût champêtre des Juifs, voici la Parabole qu'il leur propose.

„ Un Home est sorti pour aller semer son  
 „ grain. Une partie de cette Semence est  
 „ tombée le long du chemin, où les Passans  
 „ l'ont foulée aux piez, & où les Oiseaux  
 N 3<sup>es</sup> l'ont

„ l'ont enlevée. Une autre partie est tombée  
 „ parmi des pierres, où manquant de suc &  
 „ d'humidité, elle s'est tout à fait desséchée;  
 „ Une autre au milieu des épines, qui l'ont  
 „ empêché de croître. La dernière a ren-  
 „ contré une bone Terre, elle y a pris ra-  
 „ cine, elle y a produit une ample Moisson,  
 „ & rapporté au centuple.

Le Sauveur a voulu être lui même l'In-  
 terprète de cette Parabole des Semences ré-  
 pandues sur des Terres de qualité différente.  
 Il nous avertit, dans un autre endroit de ce  
 Chapitre\*, que cette Semence est la Parole  
 de Dieu. Ce Grain répandu dans un Champ  
 représente la Doctrine de l'Évangile. Le  
 Cœur de l'Homme est la Terre, qui doit rece-  
 voir cette divine Semence, l'échauffer dans  
 son sein, lui fournir la matière nécessaire  
 pour germer & pour croître. Ce Grain jetté  
 en terre a un différent sort. Il est enlevé du  
 Cœur de quelques uns. Il sèche dans les au-  
 tres par la dureté qu'il y trouve. Dans d'au-  
 tres il est étouffé par les épines du monde;  
 mais il fructifie dans ceux qui le reçoivent  
 dans un Cœur bien disposé, come dans une  
 Terre bone & bien préparée.

*Un Homme sortit pour semer*, dit J. C. Cet  
 Homme dont il s'agit ici, c'est le Sauveur lui  
 mê-

\* *Math. XIII. 12.*

même, qui est venu sur la Terre pour y répandre la Doctrine de l'Évangile. Ce Semeur, par excellence, ne peut être que le Fils de Dieu. Il est sorti du sein de son Père, il est descendu du Ciel, pour apprendre aux Hommes les importantes Vérités de la Religion Chrétienne, & leur doner des Règles de conduite.

Les Prédicateurs, qui ont cette Parabole à expliquer, ne manquent guère de s'étendre ici sur la venue de J. C. au Monde pour ce dessein. Mais je ne m'y arrêterai pas. Outre que ce ne seroit pas bien ici le lieu de s'étendre sur le Mystère de l'Incarnation, puis que je ne suis pas en Chaire, quelques Critiques un peu sévères m'avertissent que ces premières paroles de la Parabole ne sont qu'une simple introduction sur quoi il ne faut pas insister. Ils nous donent pour Règle, de comencer toujours par bien s'assurer du but d'une Parabole, avant que de l'expliquer; de prendre garde ensuite de ne pas confondre les idées qui ne sont qu'accessaires, avec les essentielles. Il y a des circonstances qui ne doivent être touchées que légèrement; & le début de notre Parabole est de ce genre. Il ne faut donc ici dire qu'en deux mots que J. C. est celui qui est venu pour semer.

Mais une Remarque qu'il ne faut pas

omettre; c'est que come le Sauveur ne devoit pas toujours demeurer sur la Terre, & que les Vérités salutaires qu'il venoit enseigner aux Hommes, devoient s'y conserver jusqu'à la fin des Siècles, il a établi des Ministres après lui qui répandissent la meme Semence dans le Monde, c'est-à-dire qui enseignassent la meme Doctrine. Les Prédicateurs de l'Evangile sont donc ceux qui sèment à présent cette Divine Semence.

J. C. va nous décrire le différent fort qu'elle a lors qu'on la répand. Il est vrai qu'il parloit proprement de ce qui arrivoit de son tems. Mais on verra bientôt que cela ne laisse pas de nous convenir aujourd'hui, au moins pour la plus grande partie. A peu de chose près, les Hommes ont toujours été faits de la même manière, toujours également disposez à l'égard des Vérités célestes. Cette Leçon de J. C. convient donc encore à notre Siècle,

*Comme il semoit, une partie de la Semence étant tombée le long du chemin, il vint des Oiseaux qui la mangèrent.*

Il est assez ordinaire de voir des grands Chemins le long des Champs. Mais ce qu'il y avoit de particulier dans la Judée, c'est que les Champs ensencés, qui étoient le long d'un Chemin, n'avoient ni haies, ni fosse qui les en séparât. On a pu remarquer



dans l'Évangile que J. C. & les Apôtres passoient une fois au travers des bléz, c'est-à-dire par un Chemin qui les traversoit.

Après cela il est aisé de concevoir, que ce que J. C. dit de la Semence peut naturellement arriver. Un Semeur qui jette du grain dans un Champ situé de cette manière, ne peut pas être si exact, que quelque partie de la Semence ne tombe sur le Chemin, s'il n'y a rien qui le sépare du Champ. Ce n'est pas que le dessein du Semeur soit de jeter son grain dans des endroits où il ne peut pas réussir; mais c'est que la prudence veut que l'on perde un peu de Blé, afin que la bonne Terre se trouve par tout suffisamment ensemencée.

C'est ici une Remarque générale qui convient tout de même à la portion de grain répandu dans des lieux pierreux, dans des endroits où il y a encore des ronces & des épines, dont il est parlé dans la suite de cette Parabole. Il faut toujours concevoir ces Terroirs défectueux aux extrémités du Champ, dans des endroits où la Charrue n'a pû passer. Ainsi le Laboureur n'y jette non plus une partie de son grain, qu'afin que la Semence ne manque point à la bonne Terre qui se trouve dans le voisinage.

La plupart des Interprètes trop atachez à  
leur

leur Cabinet, & conoissant peu les usages de la Campagne, ont été surpris de voir dans cette Parabole le Semeur placer si mal une partie de son grain, & la perdre de gaieté de cœur. *C'est la faute du Laboureur*, dit le Père l'Allemand, *de perdre ainsi son grain. Il doit prévoir que le jettant le long du chemin, il sera mangé par les Oiseaux, que dans une Terre pierreuse il sera brûlé du Soleil, & que s'il tombe dans des épines, il en sera étouffé. Mais, ajoute-t-il, ce qui est une imprudence dans le Laboureur, n'est en Dieu que l'effet d'une sage dispensation. Il répand à la vérité la divine Semence dans des Coeurs où elle ne produit rien, mais c'est nôtre faute. D'ailleurs ce qui est pierre dans nos Coeurs peut devenir une bonne Terre &c.*

Cette conclusion est fort belle, mais elle porte à faux. Il n'y a point de la faute du Laboureur dans son procédé. Il agit fort sagement. Ce Jésuite ne prend-il point garde qu'en le taxant d'imprudence, il blâme par cela même les images que J. C. emploie? Mais, come je l'ai déjà remarqué, les Savans trop colés sur leurs Livres, ou trop renfermés dans les Villes, sont sujets à se méprendre lors qu'ils veulent parler Agriculture.

Ce que fait le Laboureur quand il jette une partie de son grain dans de mauvais

endroits du Champ, & où elle ne doit point réuſſir, les Miniſtres de l'Évangile le font tous les jours, & ne doivent point non plus en être blamez. Ils enſeignent les Vérités ſalutaires à bien des gens mal diſpoſés à en profiter. Leur but n'eſt pas proprement de prêcher l'Évangile à de mauvais Cœurs ſur qui il ne fait aucune impreſſion. Mais les Bons ſe trouvent mêlez avec les Méchans, ceux qui doivent goûter cette Parole Céleſte ſont confondus avec ceux à qui elle ne doit point être utile. La Sageſſe veut donc que l'on prenne plutôt le parti d'annoncer inutilement la Doctrine de l'Évangile à des gens dont le fond eſt mauvais, que d'en priver ceux en qui elle peut faire du fruit.

J. C. explique dans la ſuite cette première partie de la Parabole. *Lors qu'un Home entend la Parole du Règne de Dieu, & qu'il ne la comprend point, ou come d'autres traduiſent, qu'il ne la goûte point, le Démon vient & enlève ce qui'avoit été ſemé dans ſon Cœur. Voila celui qui a reçu la Semence le long du chemin \**.

On voit aſſez la penſée du Sauveur. Il veut dire que le Chemin où il arrive quelquefois que l'on jette un peu de Semence, & qui n'y peut point pénétrer, ne représente pas

\* Matt. XIII. 19.

pas mal le Cœur de certaines personnes sûr qui la Parole de Dieu ne peut faire aucune impression.

Les principales causes qui nous empêchent de recevoir, de goûter la Parole de Dieu, sont les *Préjugés*, les *Passions* & les *Maximes du Monde*.

Je dis premièrement les *Préjugés*. On ne peut pas douter que J. C. n'ait en vue dans cet endroit les préventions que l'on avoit contre sa Doctrine. Les Juifs ne reconurent pas le Messie, parce qu'il ne leur procuroit pas le bonheur temporel qu'ils atendoient sous son Règne.

On a encore aujourd'hui des préventions semblables contre l'Évangile. Bien des gens ne s'acomodent pas de la Religion Chrétienne, parce qu'ils la regardent come contraire au plan de félicité qu'ils se font fait pour cette Vie. Ils se figurent que pour suivre J. C. il faut renoncer à toutes sortes de plaisirs, se rendre malheureux sur la terre. C'est là ce qui empêche la plûpart des Hommes de goûter les saintes Maximes de la Religion. Prévenus de cette pensée, rien de ce qu'on peut leur dire en faveur de cette Doctrine, ne les touche; rien ne fait impression sur eux. C'est semer dans un grand Chemin, sur une Terre batue & durcie.

Cependant c'est là une prévention des plus injustes. La Religion a véritablement pour but le bonheur des Hommes, & le bonheur même temporel. C'est une Amie, qui ne nous donne que des Conseils utiles, & utiles déjà sur la terre. C'est une erreur de s'imaginer que la Religion Chrétienne n'est bonne que pour la Vie à venir. St. Paul nous assure positivement qu'elle est utile pour cette Vie même\*. Revenons donc une bonne fois de cette prévention. Ne nous figurons plus la Religion come quelque chose de triste & d'austère. Quand on nous exhorte à régler nôtre conduite sur la Parole de Dieu, ce n'est pas pour troubler toute la douceur de nôtre vie, c'est au contraire pour substituer une vie tranquille à cette vie inquiète que nous menons ordinairement, c'est pour épurer nos plaisirs, c'est pour nous mettre à couvert de l'amertume des passions, & de leurs facheuses suites.

De semblables préjugés peuvent donc nous empêcher d'admettre & de goûter la Religion; mais c'est proprement un Cœur plein de Passions, que J. C. a voulu nous représenter ici sous l'image de ce chemin battu, de cette terre durcie. - Un Homme qui aime le plaisir, qui se plonge dans la débauche, un Homme qui ne pense qu'à gagner du bien, ou qui

est

\* 1. Tim. IV. 8.

est possédé par quelque autre passion semblable, a peu de goût pour les Vérités de la Religion. Il n'y apporte pas seulement l'attention qu'elles demandent. Parlez à un Avare des moyens de s'enrichir, vous le verrés apliqué & attentif. Il pèse vos raisons. Il n'est point distrait, quelque long que soit vôtre discours. Mais anoncez lui les Promesses de l'Evangile, il y prendra peu de goût. Ces Biens magnifiques que la Religion nous fait espérer ne feront aucune impression sur son Cœur. C'est un grain qui s'arrête sur la superficie, & qui n'a d'autre usage que de *servir de nourriture aux Oiseaux*, c'est à dire que le prémier objet qui survient éface tout ce qu'il avoit oui. On en comprend aisément la raison, c'est que l'Home ne peut pas gouter en même tems des Biens d'une nature toute ôposée, les Biens du Ciel & ceux de la Terre.

Si un Home qui aime l'Argent goute peu les Promesses de l'Evangile, parce qu'il a le Cœur tourné d'un tout autre côté, il gouterà encore moins les Devoirs que cette Religion nous impose. Si l'on l'exhorte, par exemple, à soulager les Misérables, à faire part de ses biens à ceux qui souffrent, ce sont là des leçons dont il ne fauroit s'acomoder. Son Cœur est une terre durcie, où cette Semence ne peut point prendre de racines. Il  
en

en est de même de toutes les autres passions. Un Ambitieux à qui l'on prêche l'humilité, un Vindicatif à qui l'on prêche le pardon des injures, un Voluptueux à qui l'on dit qu'il faut combattre sa sensualité, ne sauroient goûter ces Maximes.

Nous pouvons encore nous faire une autre idée de ce Chemin où tombe la Semence de l'Évangile, & entendre par là ceux qui suivent trop les Maximes du Monde: Un grand Chemin, c'est un endroit fréquenté, c'est le lieu où tout le monde passe. Ainsi il peut fort bien désigner ces gens qui suivent toujours les autres, qui marchent où ils les voient marcher. C'est là une très mauvaise disposition pour recevoir l'Évangile, & encore moins pour le goûter. Qu'on l'examine bien, & l'on trouvera qu'une des grandes raisons de ce que l'on suit si peu les Maximes de J. C. c'est que l'on prend trop les autres Hommes pour modèles, que l'on se conforme trop aux usages établis, ou, pour suivre la figure de nôtre Parabole, que l'on se place trop sur le grand Chemin. C'est par cette raison que St. Paul exhortoit les Chrétiens à *ne point se conformer au Siècle présent* \*.

Il y a bien des gens qui sentent l'équité, la beauté de divers Préceptes de l'Évangile, qu'ils

\* Rom. VII. 2.

qu'ils négligent pourtant, & cela de peur de déplaire aux autres Homes. L'Évangile ne fait pas sur eux toute l'impression qu'il y feroit, s'ils craignoient moins les jugemens de ceux avec qui ils vivent. Les belles Maximes de J. C. sur l'humilité, sur les fausses démarches où nous jette l'Ambition, sur la nécessité de pardonner les injures, les touchent jusqu'à un certain degré. Cette Semence tombe sur un endroit du Chemin moins battu, moins durci que le reste; c'est le bord de ce chemin, où elle pourroit encore germer. Mais qu'arrive-t-il? Il survient des Passans, come dit *St. Luc*, qui la foulent aux piez\*.

Lors que nous nous trouvons dans ces circonstances, les gens du Monde tourneront en ridicule tous nos scrupules. De malheureux Séducteurs auront bientôt étouffé les bons mouvemens que la Parole de Dieu avoit excités chez nous, & ils l'empêcheront d'y prendre racine. Un Home aura reçu une injure qui réveille tout son ressentiment. Il vient dans le Temple, où il entend la Parole de Dieu, qui le calme un peu à cet égard. On lui fait comprendre que nous n'avons point de pardon à attendre si nous ne pardonnons sincèrement à nos Frères. Ces menaces l'ébran-

\* Luc VIII. 5.



branlent, & le disposent à la douceur. Mais au sortir du Sermon il rencontrera de mauvais Esprits pleins des Maximes du monde, qui ralument ce feu qui començoit à s'éteindre. Ils lui représenteront qu'il se perdra d'honneur s'il laisse cet affront impuni. *Le Démon vient, dit nôtre Parabole, & emporte ce qui avoit été semé dans le Cœur de cet Home* \*.

Le Malin Esprit enlève cette Semence! Et coment l'enlève-t-il? Par le moyen des gens du monde qu'il emploie pour cela; & qui nous sont représentés ici par ceux qui passant dans le chemin *foulent aux piez cette Semence*. Le Démon a donc ses Ministres. Il a ses Prédicateurs aussi bien que J. C. Quel autre nom peut-on donner à ces Anges de Satan, qui répandent dans le Monde des Maximes entièrement contraires à celles du Sauveur?

J. C. a beaucoup de Serviteurs fidèles, qui font sentir la sublimité de sa Doctrine, la beauté de ses Maximes, qui font tous leurs efforts pour étendre son Règne. Mais le Démon a aussi ses Emisaires, qui tâchent de rendre douteuses les Vérités de l'Evangile, & qui avancent de mauvaises Maximes, des Maximes pernicieuses. Les Ministres de J. C. prêchent après lui le détachement de la terre, le mépris des honeurs & des richesses, le

O

par-

pardou des injures. Les Ministres du Démon nous inculquent continuellement, qu'il faut travailler à faire sa fortune, qu'il faut faire tous ses efforts pour s'élever au dessus de ses égaux, que ce doit être la nôtre grand objet, que c'est une lacheté indigne d'un Home d'honneur de souffrir une injure & de la laisser impunie. Voila coment ils soufflent leur poison, voila coment ils enlèvent la Divine Semence.

Mais il n'est pas nécessaire que le Démon s'en mêle, ni seulement ses Emissaires, pour empêcher le succès de cette Semence. Je dois placer ici la judicieuse Remarque des Traducteurs de Berlin. *Quand J. C. dit que le Démon vient, c'est une expression hébraïque, qui ne doit pas être pressée, disent-ils. Le Diable n'entre pas dans le Cœur de l'Home, pour en ôter la Parole; elle s'évanouit d'elle même par un défaut de conoissance, de foi, d'attachement pour la Vérité, & come dit le Sauveur, parce qu'on ne la goute point. Le Diable est censé faire tout ce que font les Passions & le Monde, qui sont regardez come ses instrumens.*

La dissipation dans laquelle quantité de gens passent leur vie, fust seule pour leur rendre la Prédication tout à fait infructueuse. On peut les comparer à un Chemin ouvert à tout le monde. Le grand Chemin désigne  
assez

assez bien ces Âmes volages & dissipées, qui donent à tout sans réflexion, & qui aportent aux Exercices de dévotion un esprit distrait & sans arrêt. Ce caractère de légèreté les empêche de se rendre propres ce qu'on leur prêche. Ils viennent aux Assemblées de Religion; ils semblent écouter ce qu'on leur dit d'instructif. Ils paroissent y donner quelque attention, & même le goûter, mais ces impressions passagères s'éfacent bientôt. Dans un moment tout le Sermon est oublié. Come leur Cœur est dans un perpétuel épanchement, tout ce qu'on leur a dit s'échape dans un moment, pour faire place à d'autres idées, à de vaines occupations, & aux plus frivoles amusemens. Ce qu'il y a de plus déplorable; c'est que par l'habitude qu'ils se sont faite de ne rentrer jamais en eux-mêmes, ils ne se guérissent point de cette dissipation, & ne s'en font pas même de scrupule.

Écoutons un habile Moraliste là dessus.  
*Nous devons être attentifs, dit-il, à pratiquer certains moïens qui rendent l'Âme plus calme, moins agitée, plus disposée à recevoir la Vérité. On croit ne faire pas grand mal en lisant des Romans ou des Comédies, en se trouvant dans des lieux de divertissement & de jeu, en s'engageant en des parties de plaisir, parce, dit-on, qu'on ne sent point que cela fasse d'impression sur*

soi. Mais on ne considère pas que toutes ces choses dont on se remplit l'esprit, seront peut-être la Cause que la Semence de la Vérité n'y entrera pas... Une tête pleine des objets dont on se remplit dans le monde, est peu disposée à écouter & à goûter les Vérités de la Religion. Une imagination égarée ne demeure guère long-tems attachée à ces Vérités. On pourroit, dit-on, surmonter tous ces obstacles. Qu'on le puisse tant qu'on voudra, on ne le fait point, & les choses arrivent toujours en la manière décrite par J. C. dans son Evangile\*.

Voici comment un autre Moraliste nous dépeint les gens de ce caractère. Le grand Chemin est trop exposé aux Passans. Cette Semence est foulée aux piéz, ou les Oiseaux l'enlèvent. C'est là l'image d'une Vie dissipée, d'une Vie mondaine. Voyez l'Esprit d'un Homme trop engagé dans le Monde. Tout y passe, les pensées, les desirs, les passions, les images des choses qu'on voit, & qu'on aime; mille desseins se succèdent les uns aux autres. Les Passans foulent aux piéz cette semence, c'est-à-dire que le bruit, le tracas, les Compagnies, tout cela l'étouffe lors qu'elle est sur le point de germer ou de sortir de terre.

D'où

\* Nicole, Essais de Morale, T. V. Dimanche de la Sexagésime, pag. 638.

D'où vient que tant de bons Sermons que nous avons ouïs, ont fait si peu d'impression sur nous, & n'ont rien changé dans nôtre conduite ? D'où vient que cette divine Semence a été si tôt enlevée, si ce n'est parce que nôtre Cœur est un Chemin ouvert, ou les vains fantomes du Monde sont reçus à toute heure, ou les impressions continuelles des Objets sensibles effacent en un moment celles que la Parole de Dieu avoit comencé à faire sur nous ? Que faut-il donc faire ? Il faut se retirer du grand Chemin, afin que cette Semence ne soit pas foulée aux piez. Si nous voulons qu'elle germe dans nôtre Cœur, & qu'elle ne soit pas enlevée, il faut la couvrir, l'enfoncer, l'enfourir par la méditation, pour nous la rendre propre, & empêcher qu'elle ne nous échape. Lors que Dieu nous parle par ses Ministres, recueillons soigneusement ce qu'il nous fait annoncer, & afin de le conserver au fond de nôtre Cœur, fermons en les avenues à toutes les vaines pensées du Monde. Echaufons par la méditation cette Divine Semence.

Puis que nous en sommes sur la dissipation, qui empêche la Prédication de produire du fruit, il est naturel de dire ici deux mots du Jeu. Jamais on n'en a plus abusé qu'aujourd'hui, & ce prétendu délassement est devenu

l'occupation ordinaire de bien des gens. Jamais on n'y a perdu autant de tems que de nos jours.

Il est aisé de sentir combien cette Passion nuit au succès de la Prédication. On a ouï un Sermon touchant, & qui a fait quelque impression. Afin que cette Semence put germer, & produire ensuite du fruit, il faudroit réfléchir sur ce qu'on a ouï, se l'imprimer profondément dans l'Esprit & dans le Cœur, s'en entretenir ensemble dans les Sociétés où l'on se trouve ce jour là. Mais qu'arrive-t-il? A peine est on de retour que l'on comence à joïer. *Les Oiseaux mangent cette Semence.* Mais cette image est trop foible, disons donc que *le Démon vient*, ouï, le Démon du Jeu survient, & *enlève ce qui avoit été semé dans le Cœur.* Cette Partie de Jeu éface tout ce qu'on avoit ouï d'instructif & d'intéressant, & il n'en reste plus aucune idée. Les suites d'une Passion trop forte pour le Jeu, c'est l'oubli de Dieu & de la Religion, la dissipation & le rétrécissement d'esprit, l'omission de nos devoirs, & la perte d'un tems destiné à toute autre chose. On ne faudroit nier que le Jeu, sur le pié qu'il est aujourd'hui, n'emporte beaucoup trop de tems. Ceux qui l'ont introduit n'ont pas prétendu en faire l'occupation d'un Home, mais seulement

ment le délaiffement de fes occupations. Il ne faudroit en ufer que come l'on ufe du fommeil & du repos , je veux dire autant que cela eft néceffaire pour fe délaiffer. C'eft là l'idée que les Sages Païens nous en ont donnée eux mêmes\*.

Pour fentir combien ce gout trop vif pour le Jeu eft contraire à la Religion , il n'y a qu'à faire attention , qu'il nous fait fouvent manquer les exercices de piété , & qu'il nous diftrait lors même que nous y affiftons. Le plus fouvent un Joueur n'apporte que fon Corps au Sermon. Une Partie de Jeu de la veille a laiffé des traces profondes dans fon Cerveau : Il en a encore la tête toute remplie. Lors même qu'il ne joue pas actuellement , il joue encore en idée , & cela arrive dans le Temple même. Il repaffe dans fon imagination quelques coups du Jeu qui l'ont frappé. Ce font des Oifeaux qui viennent interrompre le facrifice. Ce que l'on peut donc dire de plus modéré fur la manière dont on joue présentement , c'eft que cette Paffion nous jette dans une diffipation continuelle , qu'elle nous ôte le gout des bones chofes , qu'elle éface peu à peu chez nous toutes les

O 4

idées

\* *Ludo autem & joco uti quidem licet , fed ficut fomno & quietibus exteris , cum gravibus feriffique rebus fatifecimus.* Cicero. de Officiis Lib. 2.

idées de Religion, ou au moins qu'elle les afoiblit entièrement.

Nôtre excuse ordinaire c'est de dire, que tout le monde jouë aujourd'hui, & qu'on ne peut pas se dispenser de faire come les autres. C'est là marcher dans le grand Chemin, & le Sauveur nous a dit que la semence qui y tombe n'y peut point faire de racines.

Voici coment un Auteur fort judicieux a réfuté ce prétexte. *Il faut faire come les autres, dit-on. On peut & on doit quelque fois faire come les autres, cela est vrai. Quand il s'agit de choses tout à fait indifférentes, la liberté est alors pleine & entière. Mais dès qu'une chose nous engage à des démarches contraires à nôtre devoir, alors il n'y a ni exemple, ni mode, ni coutume qui puisse l'autoriser. D'ailleurs, du moment qu'on se résout, de gaieté de Cœur, à pécher par complaisance, en des choses peu considérables par elles mêmes, le pas est fort glissant, & il y a tout lieu de craindre que l'on ne se laisse peu à peu emporter par le torrent aux plus grands excès. Quelque importuns que soient ceux qui vous sollicitent à jouer, vous sauriez bien vous en débarasser si vous le voidiez sérieusement. N'y a t'il pas pour cela mille raisons, mille prétextes honêtes que vous êtes ingénieux à inventer, & adroits à faire valoir, du moment qu'il s'agit de quelque chose que vous avés bien envie*



*envie de ne pas faire? Quand une fois on s'est mis sur ce pié là, personne ne s'en formalise. Mais la vérité est qu'on est bien aisé d'aider à cette prétendue contrainte\*.*

La véritable source du mal, c'est que dans le fond on aime le Jeu, & même qu'on ne sauroit s'en passer. Les désœuvrés y trouvent une ressource contre l'ennui qui les acableroit. Il tient dans une agitation continuelle des gens à qui rien n'est plus fade qu'un état de tranquillité, parce qu'ils ne sauroient quel usage en faire. Nos Directeurs voudroient nous porter à quitter un Jeu trop fréquent, parce qu'il nous dissipe trop, & c'est précisément ce qui nous y atache. Rien ne nous plait tant que ce qui nous jette dans la dissipation. Tout ce qui nous fait couler le tems insensiblement, & qui nous fait vivre dans l'ignorance de nous-mêmes, a par cela même des charmes pour nous: Nous cherchons continuellement à nous perdre de vue. Le Jeu a donc des racines jusques dans le Cœur humain, qui nuisent beaucoup à celles qu'y devroient jeter la Parole de Dieu.

Cependant les Moralistes ne doivent pas laisser, dans l'ocasion, de faire des Réflexions  
sur

\* Barbeyrac, Traité du Jeu.

sur les abus du Jeu. Ce pourra bien être une Semence jettée sur un grand Chemin dont la plus grande partie sera perdue. Il faut bien compter que les Joueurs de profession la fouleront aux piez, mais elle pourra aussi rencontrer les bords du Chemin, voisins de la bone Terre, de la Terre bien préparée, où elle sera peut être reçue, & aura quelque effet.

Nous verrons dans la suite le sort du Grain jetté dans les Lieux pierreux du Champ, & parmi les Epines.





# E S S A I

Sur l'Astrologie Judiciaire, ou Examen de cette Question, proposée par l'Académie des Belles Lettres pour le Prix de l'Année 1750: *Quelle a été parmi les Hommes l'origine de l'Astrologie Judiciaire, quels furent chez les différens Peuples de l'Antiquité les principes de cette prétendue Science, & quel rapport on lui supposoit avec les Affaires publiques & particulières?*

Quod crebrò videt, non miratur, etiam si, cur fiat nescit,  
Quod ante non vidit, id, si èvenit ostentum esse censet.

Cicer.

*C'est - à - dire,*

Voit-on souvent une chose, on ne l'admire point, quoi qu'on en ignore la cause, mais si on ne l'a point encore vue, on la regarde come un prodige.

*A Mr. B\*\*\*\*\* très digne Ministre du St. Evangile, & Biblioth. à Genève.*

**L**A Superstition est une Hydre toujours renaissante; quand on croit l'avoir terrassée, elle se relève; aux têtes qu'on a abattues en succèdent d'autres, qui ne sont pas moins difficiles à vaincre. Vous avés, *Monsieur*, combattu ce Monstre avec succès, & vous avés remporté sur lui diverses Victoires; mais

mais il semble renaître de ses cendres , pour vous préparer de nouveaux triomphes. Continué à enrichir la République des Lettres de vos Productions. Après s'être instruit soi-même , il est du devoir d'un bon Citoyen d'instruire les autres , & de semer , à son tour , ce que l'on a recueilli. L'Esprit s'enrouille faute d'exercice , & quelle occupation plus belle & plus utile , quand on a les talens & les connoissances que vous avés , que de travailler à rendre les Homes plus sages & plus éclairés ! Vous m'avez dit quelquefois , que votre Porte-feuille étoit épuisé , mais une Conversation , une Lecture , une Méditation fournissent aisément , à un Home de Lettres , de nouvelles Remarques & de nouvelles Réflexions. Si votre Porte-feuille est vuide , votre Esprit ne l'est pas ; les Années n'ont fait que le fortifier & perfectioner votre goût ; les Graces même ne vous ont point abandoné ; on pourroit dire de la beauté de votre Génie , ce que l'on disoit de la beauté du Corps de *Diane de Poitiers* , Duchesse de *Valentinois* , & de l'aimable Melle. de *L'Enclos* , qu'elles ne vieillissoient point , & que leurs charmes étoient si puissans , qu'ils résistoient aux poids des Années , & au ravage du Tems.

Un heureux tempérament , une humeur gaie , une Philosophie de sentiment & de pra-

tique, qui fait assujettir les choses de la vie à nôtre repos, & les tourner à nôtre bonheur, ne contribuent pas moins à la vigueur de l'Ésprit, qu'à celle du Corps. C'est à cette Philosophie à qui *St. Evremont* a dû les jours les plus fortunés de sa vie; c'est elle qui sème de fleurs la longue Carrière de l'illustre *Fontenelle*, & qui en é'effe les ronces & les épines, comë il les a écartées de ses excellens Ouvrages. Enfil; *Monsieur*, vous pouvés dire come *Malherbe*

*Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore,  
Non loin de mon Berceau commencèrent leur cours;  
Je les possédai jeune & les possède encore,  
A la fin de mes jours.*

Pour moi, qui ne marche sur vos traces que de loin, & qui me contente de glaner après vous; j'ai crû qu'après avoir ataqué la *Magie*, je devois encore combattre l'*Astrologie judiciaire*, qui est come une branche de cet Arbre, que l'Ignorance & le Fanatisme ont élevé. Cela même entroit dans mon plan; j'ai déjà effaié mon Genie sur quelques Questions, que diverses Académies ont proposé; j'ai pris plaisir à m'exercer sur diférens sujets. Celui qui regarde l'*Astrologie Judiciaire* me paroît assés important, pour mériter d'être travaillé avec quelque soin, mais je ne me flate pas

pas de sortir des bornes d'un simple Essai. Ainsi je me renfermerai dans ce qui est le plus à ma portée.

L'Astrologie est née d'une curiosité indiscrete, qui veut lire l'Avenir dans le Livre des Destinées; mais la Providence est trop sage & nous aime trop, pour ne pas le dérober à nôtre conoissance. Que deviendrions nous, si l'avenir étoit ouvert à nos yeux, & que nôtre sort nous fut pleinement manifesté! La douleur la plus éloignée & qui ne se fait sentir que dans le moment, nous deviendroit prochaine, & nous souffririons d'avance tous les maux que nous aurions à redouter. Les plaisirs, au contraire, perdroient cette surprise agréable qui les assaisonne, & en fait la moitié du prix; les douceurs de l'espérance se changeroient en inquiétude; dans l'impatience de les posséder, nous voudrions retrancher du nombre de nos jours tous ceux qui nous sépareroient de l'objet de nos desirs; les biens ne nous paroitraient jamais qu'en perspective; & pour vouloir jouir tout à coup de toutes choses, nous ne jouirions proprement de rien.

La Société n'est pas moins intéressée que les Particuliers à ne pas lever le sombre voile dont la Nature a sagement couvert l'Avenir. Qui formeroit d'utiles Entreprises? Qui voudroit

droit se doner les soins de bâtir, à grand fraix, une Maison, s'il savoit qu'elle passeroit en peu d'années, ou au bout de quelques jours, à des Etrangers? Qui voudroit semer son Champ, planter des Arbres & une Vigne, s'il étoit assuré de ne voir jamais des grains & des fruits qu'ils doivent porter? Qui auroit l'imprudencce de se marier, quand il ne verroit dans l'Hymenée, que des nœuds mal assortis, une Epouse infidele, des Enfans prodigues ou débauches? N'en doutons point; si la Science des Homes s'étendoit jusques sur l'Avenir, ils seroient les plus malheureux des Mortels; ils seroient les Victimes de tous les Maux qu'ils auroient à craindre. Cette pénétration ne seroit pas moins funeste à la Societé qu'à ses Individus; elle ne se soutient que par l'espérance que nous avons de voir long-tems de nos plantations & du succès de nos projets & de notre travail. Si nous étions les jouets d'une fatalité inévitable; si notre bonheur n'étoit pas notre Ouvrage, ferions nous quelques efforts pour l'aquerir?

Come rien n'est plus dangereux pour la Societé, que les erreurs & les préjugés des Princes, rien aussi ne lui a fait plus de mal que l'aveugle confiance qu'ils ont eu aux Astrologues. L'Empereur *Valens* fit mourir  
tous

tous ceux qu'il conoissoit, dont le nom commençoit par une certaine Lettre, parce que les Dévins lui avoient prédit que le nom de son Successeur commençoit par cette Lettre. La Reine *Catherine de Médicis*, qui avoit eu la foiblesse de faire tirer l'Horoscope de ses trois Fils, aiant appris qu'ils devoient régner tous les trois, & ne sachant pas que ce n'étoit que par la mort rapide des deux aînés, que le troisiéme monteroit sur le Trône, fit tous ses efforts & bouleversa l'*Europe* entière, pour leur procurer une Courone, & remplir ainsi leur destinée. Plus heureuse si elle s'étoit soumise humblement à la Providence, & qu'elle n'eût pas cherché à percer dans les ténèbres de l'avenir. Le célèbre *de Thou* nous apprend, dans son Histoire, que l'Empereur *Mahomet III.* fit étrangler son propre Fils, en présence de la Sultane Reine, parce qu'elle avoit eu l'imprudence de consulter un Astrologue, pour savoir s'il succéderoit bientôt à son Père. Il la fit ensuite précipiter dans la Mer, avec dix de ses Eunuques. Le Massacre que fit faire Hérode n'eût-il pas pour cause cette funeste Superstition ?

*Dieu auroit-il gravé sur le front des Etoiles,  
Ce que la Nuit des Temps enferme dans ses voiles ?*

LA FONTAINE.

Car-



*Cardan* n'a-t'il pas eu l'impicté de faire l'Horoscope de Nôtre Seigneur J. C. & de la durée de la Réligion Chrétienne ? Entêté de sa vaine Science ; tandis qu'il consultoit les Astres , il ne voyoit pas les précipices qui étoient sous ses pas. L'un de ses Fils fut condamné à mort pour avoir empoisoné sa Femme ; l'autre adonné au larcin & à la débauche , deshonora son nom ; lui même mourut miserable & avança , dit-on , ses jours , pour ne pas démentir le thème de sa Nativité. Les Astres n'ont pas plus de pouvoir sur nous qu'en avoient sur *Craffus* les imprécations du Tribù *Caius Atteius*.

Il n'est pas surprenant que les Homes, après avoir défié les Astres , les aient regardé comè les Arbitres de leur destinée. Il suffisoit que quelques Persones un peu acrédi-tées , d'une imagination vive , & d'un génie imposant , assurassent qu'elles avoient lu l'avenir , dans leur arrangement & leur figure , pour que cette opinion se répandit avec une extrême célérité. Les Fourbes feront toujours des Dupes , & les plus grandes Fables trouveront des Gens crédules disposés à les adopter. La Raison ne fait guères de Conquêtes sur la Folie. On remarque que l'Astrologie Judiciaire a pris naissance dans la *Caldée* ; mais comè le dit ingénieusement Mr.

de Fontenelle; toutes les Nations se ressemblent si fort, qu'il n'y a point de Peuples dont les sottises ne nous doivent faire trembler. L'Erreur, soutenuë du Merveilleux, est très contagieuse; & il s'en faut bien, que la Vérité ait autant de facilité à étendre son Empire. Il sembleroit que l'Esprit humain soit le domicile du Faux, & que le Vrai lui soit étranger. On trouvoit une sorte de grandeur à lire son sort en caractères brillans, & à occuper les Astres à faire nôtre bonne ou nôtre mauvaise destinée. Cependant que deviendrait nôtre liberté, si l'Homme en dépendoit, & si, dominé par leur influence, il étoit forcé de suivre toutes leurs impressions?

*D'un Astre impérieux les bizarres caprices  
Formeroient-ils en nous les Vertus & les Vices?*

Thales, un des plus anciens Astrologues se bornoit à prédire les Eclipses du Soleil & de la Lune, & fut le premier à les annoncer. Rien n'est peut-être plus dangereux à l'Homme, plus funeste à la Société, que de s'infatuer des folies de l'*Astrologie Judiciaire*. Si on croit la Mort plus prochaine qu'elle ne l'est; on négligera toutes les affaires, on dépensera inconsidérément son bien; ou l'on se chagrira d'avance, dans la crainte d'un trépas qui est éloigné. Si au contraire, on ne voit  
la

la Mort que dans une longue perspective & qu'elle soit plus près de nous, on s'endormira dans une fâcheuse indolence ; on ne donnera aucun frein à ses passions ; on formera de vastes , de téméraires & de chimériques projets ; on les étendra beaucoup d'avantage. Si les Astrologues nous ont prédit des richesses, des honneurs, & des dignités, que d'efforts pour parvenir, que d'intrigues, que de cabales, que de complots, souvent funestes à ceux qui les forment, & à ceux qui y entrent !

Les Evénemens, bons ou mauvais, dépendent de nôtre prudence, de nôtre industrie, de nôtre travail, ou plutôt d'une Providence, qui les dirige avec une extrême Sagesse ; mais quelle liaison, quel rapport les cours des Astres, la figure des Etoiles peuvent-ils avoir avec les effets de nos Vices, de nos Vertus, de nôtre Goût, & de nos Inclinations ? Nôtre penchant changera-t-il, selon qu'il plaira au caprice de ces Signes célestes, qui n'ont certainement ni volonté, ni intelligence ? Les Auteurs de la Logique de *Port Royal* font à ce sujet des Réflexions si judicieuses, que je ne saurois mieux faire que d'en orner cet Essai. Voici ce qu'ils disent : *Il n'y a point d'absurdités si insupportables, qui ne trouvent des Aprobateurs. Qui conque a dessein de piper le Monde est assuré de*

trouver des Persones qui seront bien aises d'être pipées ; & les plus ridicules sotises rencontrent toujours des Esprits auxquels elles sont proportionnées. Après que l'on voit tant de Gens infatués des folies de l'Astrologie judiciaire, & que des Persones graves traitent cette Matière sérieusement, on ne doit s'étonner de rien. Il y a une Constellation dans le Ciel qu'il a plu à quelques personnes de nommer Balance, & qui ressemble à une Balance, come à un Moulin à vent. La Balance est le symbole de la Justice ; donc ceux qui naîtront sous cette Constellation seront justes & équitables. Quelque extravagant que soit ce raisonnement, il se trouve des Persones qui le débitent & d'autres qui s'en laissent persuader.

Ce qui prouve que les Astres n'ont aucune influence sur les Actions & les penchans des Homes, c'est qu'on voit tous les jours que des Persones nées sous les mêmes Constellations & dans le même instant, ont cependant des goûts & des inclinations très différentes & même opposées ; au contraire des Gens nés sous divers Aspects, ont les mêmes penchans & les mêmes dispositions. On ne sauroit attribuer ces effets qu'au tempérament, à l'exemple, à l'éducation, & au Climat. Mr. Anel, Chirurgien, dit avoir vu en Allemagne deux Enfans mâles jumeaux,

Agé de dix ans, joints ensemble par la partie postérieure de la tête, qui étoient d'une humeur très différente, & qui avoient beaucoup d'antipathie l'un pour l'autre; l'un étoit sombre & sauvage, l'autre gai & poli.

*Jacob & Esau* naquirent presque dans le même moment. Dira-t-on qu'ils eussent les mêmes qualités? *Bucanan* nous apprend qu'il naquit en *Ecosse* un Monstre qui étoit double, du nombril en haut, & avoit par conséquent deux têtes, quatre bras, deux poitrines, & deux estomacs; mais il étoit simple depuis le nombril en bas, & n'avoit qu'un ventre, deux cuisses & deux pieds. Ils apprirent tous les deux à jouer des Instrumens, & vécurent environ 25. ans. *Bucanan* remarque, qu'ils ne s'accordoient pas toujours, qu'ils avoient diverses affections; cependant, ils avoient été conçus à la même heure, & ils étoient nés dans la même minute.

On ne fauroit d'ailleurs expliquer comment des Etres matériels & physiques, tels que sont les Astres & les Planètes, peuvent influer sur l'Ame humaine, qui est une Intelligence libre & spirituelle. L'Home cesseroit d'être libre, s'il étoit entraîné nécessairement par une attraction, qui ne lui laisseroit pas le pouvoir de résister: Le Mal moral ne seroit plus un péché, si l'Home étoit déterminé invin-

ciblement à le comettre. Suposé qu'il fût écrit dans les Astres, que *Néron* tueroit sa Mére, que *Catiline* conspireroit contre sa Patrie, leur Crime, étant inévitable, seroit celui du Ciel, & non le leur, n'étant que des Instrumens aveugles, conduits, dirigés & entraînés par des Constellations malignes.

*Caton est sans Vertus, Catilina sans Vices.*

Toutes les Expériences, toutes les Observations qu'on expose en faveur de l'Astrologie Judiciaire sont oposées à d'autres Observations, & à d'autres Expériences beaucoup plus claires, & mieux constatées. Elles sont encore combattues par la bone Phisique, qui a découvert de nouvelles Etoiles & de nouvelles Planètes, inconues aux Anciens Astronomes, & qui dérangent entièrement l'Hypothèse absurde de l'Astrologie Judiciaire. Quel n'est donc pas l'aveuglement de ces Nations qui tuent les Enfans qui sont nés sous une mauvaise Etoile?

Ce qu'il y a d'étonnant c'est que les Astrologues attribuent aux Planètes, nommées *Jupiter* & *Venus*, une influence bénigne, qu'ils refusent au Solcil & à la Lune, qui devroient agir sur nous d'une manière plus certaine & plus efficace. On ne sauroit du moins nier que le Soleil ne nous éclaire &

ne nous échaufe. Peut-être est-il le seul de tous les Astres qui agisse sur nous d'une manière sûre & incontestable. Les Etoiles peuvent éclairer d'autres Mondes, mais il n'est pas trop sûr qu'elles se mêlent de celui-ci.

Enfin, ce qui renverse & détruit entièrement l'Edifice du Système Astrologique; c'est qu'on ne sauroit tirer aucunes Règles certaines des Tables Astrologiques des Caldéens & des Egiptiens, qui les ont dressées; parce que les Astres & les Planètes ne sont plus à la même place, & ont changé de position, par rapport à nous. La Canicule varie ses effets d'un País à l'autre; elle produit ici de grandes chaleurs, tandis que les Antipodes sentent un très grand froid, lors quelle se leve sur leur Horizon. Je parle ici selon l'opinion vulgaire, qui attribue l'ardeur brulante du Soleil à la Canicule.

Aussi les Astrologues se trompent-ils ordinairement dans leurs Prédictiones. *Pic de la Mirandole* remarque que de cent prophéties qu'un grand Astrologue avoit faites il y en avoit 93. de fausses; les autres se vérifièrent par hazard, ou les circonstances les avoient anoncées. Il y a des Evénemens aisés à prévoir. *Ciceron* prédisoit les Troubles Civils de Rome 14. ans d'avance. Les Astrologues prédirent, qu'au Mois de Février de l'Année

1524. il y auroit un Déluge universel, & jamais le tems ne fût plus beau ni plus serain. Le fameux *de Rhodon* nous apprend que *Gauris*, grand Astrologue, aiant fait l'Horoscope d'*Henri II. Roi de France*, prédifit qu'il vivroit jusqu'à l'âge de 80. Ans; mais cela fut faux, puis qu'il mourut d'un coup de Lance, long-tems avant que d'avoir atteint cet âge. *Frédéric Rutel*, Astrologue fort renommé, prédifit qu'*Henri IV.* mourroit l'an 1613. & il fut tué par *Ravaillac* l'an 1610. Les Caldécens avoient prédit à *Crassus*, à *César*, & à *Pompée*, qu'ils mourroient de mort naturelle, dans une extrême vieillesse; & ils moururent tous les trois d'une mort anticipée & tragique. L'Historien *Polibe*, qui avoit prédit deux cents ans d'avance que *Rome* perdrait sa liberté & tomberoit sous le Pouvoir despotique, fut plus heureux dans sa prédiction politique.

Quelle influence les Astres peuvent-ils avoir sur les opérations de notre Corps, & moins encore sur les Actes libres de notre Ame? Quel enchainement y a-t-il entre le moral & le physique? Qui nous a dit qu'en prononçant certaines paroles, & en faisant certains signes, à l'aspect de quelques Constellations, nous inspirerions à une Personne, qui est à cent lieues de nous, une si forte passion



passion qu'elle fut forcée à nous aimer. Des caractères si obscurs, si incertains, si mobiles, peuvent-ils signifier quelque chose & influer sur notre destinée ? Mais lors même que leur arrangement exprimerait quelque sens, qui nous a enseigné à lire cet alphabet ? Comment peut on s'assurer si l'on a bien saisi l'interprétation de ce Grimoire, & si l'on ne s'est pas trompé, de quelque lettre, ou de quelque point, dans un si grand éloignement ? Ce sont les Orientaux, qui ont le plus étudié les Signes célestes, & qui les premiers ont mis en crédit l'Astrologie Judiciaire, qui faisoit partie de leur Culte & étoit liée aux Oracles, aux Songes, & à toutes les Chimères de la Religion Païenne. La Beauté du Ciel des Babiloniens, où les Astres ne sont presque jamais couvert de nuages, leur donnoit beaucoup de facilité pour ce genre d'étude, & leur goût pour le merveilleux les engageoit à le cultiver avec soin : Cependant ce ne fut que la 22. Année du Règne de *Nabonassar* qu'ils observèrent la première Eclipse. Le brillant des Astres atira leurs regards, & les séduisit ; leur curiosité, soutenue & animée par leur penchant pour l'extraordinaire, a produit ces qualités arbitraires & conventionnelles qu'ils ont attribué aux Planètes ; mais doit-on les en croire, eux qui

qui prétendoient avoir des Mémoires de quatre cent soixante & dix mille ans ?

Les Orientaux ne sont pas les seuls qui ont aimé le singulier & le merveilleux ; un Historien François, d'ailleurs très judicieux, dit sérieusement, que l'an 1573. on vit dans le Ciel, au dessus de la *Rochelle*, qui étoit alors assiégée par *Charles IX.* un Dragon de feu, qui traînoit après lui une longue queue, entortillée, & qui enfin disparut, come s'il fût tombé dans la Mer. Ce n'étoit sans doute qu'une Comète, ou une Aurore Boréale, que Mr. *Triewald*, Suédois, a trouvé le secret d'imiter de cette manière : Il faut choisir, pour ce spectacle, une Chambre obscure, dans laquelle on introduit un rayon de lumière, qui doit passer par un Prisme, & ensuite par un Verre rempli d'Eau de vie. Ce rayon éparpillé contre la Muraille représente l'Aurore Boréale.

Je voudrois bien que l'on me dit coment *Gauric* a pu prédire sur une Opération Astrologique, que le Roi *Henri II.* seroit tué en Duel, & non d'une autre manière ? Ne devoit-il pas avoir honte de s'être contredit lui-même, ayant prédit que ce Prince mourroit à 80. ans. On prétend que *Ruggeri*, qui vivoit sous le Règne de *Henri IV.* avoit fait, sous certaines Constellations, une Figure  
de

de Cire, qu'il piquoit tous les jours, en prononçant des termes magiques, dans le dessein de hâter la mort de ce bon Prince; mais ce même *Ruggeri* avoua dans son lit de mort, qu'il ne croioit ni à Dieu ni au Diable; cependant ce n'étoit qu'avec le secours du Démon qu'il pouvoit espérer de réussir. L'Impiété & la Superstition semblent quelquefois se réunir, pour en imposer aux Homes & rendre respectables les Fables les plus ridicules. *Cicéron* disoit, qu'il ne pouvoit pas concevoir comment deux Augures pouvoient se rencontrer sans rire; on pourroit le dire, à bien plus forte raison, de deux Astrologues.

Le célèbre Père du *Cerceau* a fait, en faveur de l'Astrologie Judiciaire, un Dilème, si fort & si concluant, que je ne saurois me dispenser de le rapporter: Il s'agissoit d'un Horoscope en Vers, qu'il avoit faite sur un Enfant, dont une Dame de qualité étoit enceinte.

*Ou je dis vrai sur le futur,  
 Ou je dis faux; l'un d'eux est sûr.  
 Si je dis vrai, prenons courage,  
 Je suis Astrologue en ce cas;  
 Si je dis faux, c'est grand dommage;  
 Mais toute fois, je ne mens pas,  
 Je le suis encor d'avantage.*

Peut-

Peut-on refuser de se rendre à une telle démonstration !

Laiſſons le ſoin de nôtre deſtinée à la Providence, & reſpectons ce qu'elle veut nous cacher. Un Chrétien, qui a tant de preuves qu'elle préſide à tous les Evénemens, ne ſauroit mieux faire que de ſe repoſer de ſon ſort ſur elle, perſuadé qu'elle ſeule peut nous rendre heureux. Le Poete *Juvenal*, tout Païen qu'il étoit, dit, que *les Mortels doivent laiſſer aux Dieux le ſoin de déterminer ce qui nous convient, & nous eſt le plus utile ; car l'Homme leur eſt plus cher qu'il ne l'eſt à lui meme.*

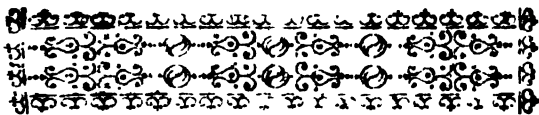
*Si conſilium vis*

*Permittes iſſis expendere Numinibus quid  
Coveniat nobis rebiſque ſi utile uoſtris :  
Charior eſt illis Homo quàm ſibi.*

Je ſuis &c.

GENEVE.





# HISTOIRE

Du Père V I S E N T I N I , Jéfuite , & d'une  
jeune Dame Romaine.

**D**ame Vénus & Dame Hipocrisie  
Font quelque fois enjemble de bons coups.  
Tout Home est Home, & les Moines sur tous:  
Ce que j'en dis , ce n'est point par envie.  
Avez vous Sœur , Fille ou Femme jolie ,  
Craignez le Froc : C'est un Maître Gonin.  
Vous en tenez , s'il tombe sous sa main  
Belle qui soit quelque peu simple & neuve.  
Pour vous montrer que je ne parle en vain ,  
Lisez ceci , je n'en veux d'autre preuve.

Par ce début on conoitra d'abord , que  
l'Histoire que l'on va raconter intéresse les  
Réligieux, & ils pouroient s'imaginer que l'on  
cherche à leur faire de la peine ou à les dé-  
crier ; mais nous somme très éloignez de pa-  
reilles vües. Il y a dans tous les Ordres  
& dans toutes les Comunions des Persones  
d'un Mérite distingué & d'une Pieté exem-  
plaire , auxquelles nous nous ferons toujours

un devoir de rendre la justice qui leur est due, lors que l'ocasion s'en présentera. Mais il convient aussi, pour l'utilité publique, de démasquer l'Hipocrisie & les faux Dévots, & de faire conoitre coment ils se couvrent du Manteau de la Religion, pour comettre les Actions les plus détestables.

La Relation de cet Evénement vient de Rome même, & c'est M. l'Abé C\*\*\* qui en est l'Auteur; ainsi nous prions nos Lecteurs de la Comunion Romaine, de ne nous imputer, dans ce Récit, ni partialité, ni prévention, puis que ce n'est point nous qui parlons. Nôtre but est uniquement ici, de doner de l'horreur pour le Crime, & de mettre devant les yeux, des exemples, qui engagent à se précautioner contre les pièges dangereux de la séduction, & qui contribuent à s'en garantir.

Un Jésuite de la Maison Professe de Rome, apellé le P. *Visentini*, grand Prédicateur & encore plus grand Directeur, s'étoit fait, à la faveur du Masque de la Dévotion, une si grande réputation dans cette Ville, que toutes les Femmes & les Filles, même du plus haut rang, s'empressoient, à l'envi les unes des autres, de se mettre sous la Direction de Sa Révérence. Du nombre de ses illustres Pénitentes étoit la Marquise de \*\*\*.

Cette Dame en étoit si satisfaite, qu'elle crût ne pouvoir mieux faire, que de mettre aussi sous la conduite de ce Saint Home une Fille unique qu'elle avoit. Cette aimable Enfant, qui n'avoit encore que treize ans, élevée sous les yeux d'une Mère dévote, étoit aussi innocente qu'elle étoit belle. De semblables Objets font un terrible écueil, & en même tems une amorce bien dangereuse, pour des Directeurs qui n'ont pas la Chasteté en partage. De ce nombre étoit intérieurement le *P. Visentini*. Son Cœur, insensible pour la Mère, qui n'avoit pas les graces de sa Fille, fut d'abord épris des charmes de cette jeune & innocente Beauté. S'il combatit sa passion dans sa naissance, ce ne fût que bien faiblement. En effet s'il eût craint le péril, il ne s'y seroit pas exposé, il auroit fui la présence d'un Objet si séduisant, & dont les attraits étoient capables de le faire succomber. Loin de prendre ce sage parti, il se conduisit d'une manière propre à fortifier de jour en jour & à satisfaire enfin sa Passion criminelle.

Les Jésuites, dans leur premier Institut, n'étoient que des Missionnaires ambulans, qui devoient aller de Villes en Villes, de Villages en Villages, & dans tous les Lieux où il plairoit aux Papes de les envoyer, afin d'y enseigner aux Enfans & aux Pauvres les pré-

premiers Elémens de la Religion \*. Ils obfervent encore aujourd'hui à Rome une pratique qu'ils regardent ailleurs come au deffous d'eux. Mais come les Perfonnes d'un certain rang n'envoient pas leurs Enfans à leurs Inſtructions publiques, où ils ſe trouveroient confondus avec ceux des Pauvres, ces Révérens Pères, qui font entièrement dévoués au ſervice des Grands, vont dans les Maisons des Gens diſtingués, pour inſtruire leurs Enfans dans la Religion.

La charmante Fille de la Marquiſe de \*\*\* en favoit déjà les premiers Elémens, qui lui avoient été enſignés par ſa Mère même. Mais come elle étoit dans l'âge de faire ſa première Comunion, le P. *Viſentini* ſaiſit cette ocaſion, pour avoir un plus libre accès auprès de ſon aimable & innocente Amante. La Marquiſe, que le Jéſuite avoit mis dans la plus haute dévotion, & qui, tant elle étoit perſuadée de ſa Sainteté, auroit été la première à contribuer à la Canonifation de ſon Directeur, non ſeulement y conſentit, mais elle l'en pria, & lui recômanda de prendre un ſoin particulier de ſa Fille, ſur qui elle lui donna un pouvoir abſolu. Ce Tartuſe n'uſa que

\* Voyez l'Hiſt. de la Comp. de Jéſus, par le P. Orlandin; la vie de St. Ignace de Loyola par les PP. *Rebadueira* & *Mariana*; & la Bule d'Aprobation de l'Ordre des Jéſuites par le Pape PAUL III. donée l'an 1540.



que trop de cette permission. Il fût si bien profiter & abuser de la crédulité de la Mère & de l'innocence de la Fille, que celle-ci porta bien-tôt dans son sein les fruits amers de l'incontinence de son sacrilège Directeur.

Quoi que dévote, la Marquise étoit trop au fait de ces sortes de choses, pour ne pas s'apercevoir, au bout d'un certain tems, de l'état où se trouvoit sa Fille. Elle l'interroge en particulier. L'innocente *Agnès* rougit, & fait d'abord difficulté d'avouer le Crime dans lequel son vénérable Catéchiste l'a entraînée. Enfin, pressée par sa Mère, elle lui déclare tout, avec une candeur & une ingénuité, qui dévoiloient évidemment le Mystère d'iniquité du Jésuite. La Marquise, étonnée d'une Scélérateffe dont elle croioit son pieux Directeur incapable, tourne & retourne sa Fille de cent façons différentes, pour voir si ce n'est point une ruse dont elle se sert, croiant de se justifier. Toujours même aveu, même déclaration de la part de la jeune Innocente, qui, à son tour, ne paroît pas moins étonnée d'apprendre, que ce que le *P. Visentini* lui avoit fait envisager come une Action sainte, est traité, par sa Mère, de Crime abominable, qui ne sauroit être trop sévèrement puni.

La Marquise, trompée de la sorte par le Jésuite, qui venoit de deshonorer son illustre

Famille, ouvre les yeux sur son malheur & sur celui de sa Fille. La douleur de cette Dame est inexprimable. Elle s'exhale en plaintes amères & fait les plus sanglans reproches à cet infame Séducteur. Il eût le front & l'audace de nier le Crime, quoi qu'il en fût convaincu par les Déclarations réitérées & circonstanciées que la jeune Demoiselle en fit en sa présence. Sa noirceur & sa scéleratesse changèrent en haine toute l'estime que la Marquise avoit eue pour lui. Elle résolut de tirer de cet affront, la seule satisfaction qu'elle en pouvoit attendre. Dans cette vue elle alla se jeter aux pieds du Pape, ou pénétrée de la plus juste & de la plus vive douleur, elle lui raconta toute cette criminelle Avanture. Le Pape, indigné du procédé du Jésuite, envoie aussi-tôt chercher le Coupable, & le Supérieur de son Couvent. Il étoit déjà trop tard. Le Criminel s'étoit échapé. Prévoyant les suites qu'auroit son incontinence, & craignant en éviter la punition, il avoit demandé au Général de son Ordre la permission d'aller prêcher à *Naples*; & Sa Révérence la lui ayant acordée, il y avoit déjà quelques jours qu'il étoit parti pour s'y rendre. Le Supérieur vint donc seul trouver le Pape, auquel il alléguâ, pour justifier l'absence de son Compagnon, la raison que l'on vient d'alléguer.

Cependant SA SAINTETE' lui ayant exposé le sujet pour lequel Elle l'avoit mandé, lui ordona de faire revenir promptement le P. *Visentini*, afin qu'il se justifiât lui même, en sa présence, au cas qu'ils se trouvât aussi innocent qu'il le prétendoit. Le Supérieur répondit au Pape, qu'il signifieroit ses Ordres au T. R. P. Général, qui seul avoit ce pouvoir, & qui ne manqueroit pas de lui doner, le plus promptement possible, cette satisfaction, qui intéressoit l'honneur de toute sa Compagnie; après quoi il s'en retourna à son Couvent.

Dès qu'il y fût arrivé, il n'eut rien de plus pressé, que de courir chez le Général, auquel il raconta ce que le Pape venoit de lui apprendre, & lui fit part des Ordres que S. S. lui avoit donés. Le Général assemble aussitôt les Assistans & tout son Consistoire, & on y délibère sur la conduite qu'on devoit tenir dans une Afaire, qui, si elle venoit à éclater, causeroit à Rome & dans toute l'Italie, le même scandale que causa en France, il y a quelques Années, celle du fameux Père *Girard*. Après une longue Délibération, il fût enfin résolu, qu'on amuseroit le Pape par des délais, & que pendant ce tems, on prendroit des moiens sûrs & infaillibles, pour sauver, dans cette fâcheuse afaire,

l'honneur de la Vénérable Compagnie. Pour cet éfet on comença par expédier une Lettre, qui fût portée à S. S. par laquelle le Général ordonoit au Supérieur des Jéfuites de la Maifon de *Naples*, de renvoyer promptement à *Rome*, le *P. Visentini*. Cette Lettre fût envoiée à *Naples* par S. S. même.

Pendant qu'on amufoit ainfi le Souverain Pontife, le Confeil du Général, fit partir en même tems, de fon côté, un Expres pour *Naples*, avec une autre Lettre, portant ordre au Supérieur des Jéfuites, de fe faifir, fue le champ, du *P. Visentini*, dont il lui marquoit la deshonorante Avanture, & de lui faire faire feçrètement l'Opération d'*Origene* par le plus habile *Norcini*, ou Chirurgien de la Ville. Il ajoutoit, que pour que la chofe n'éclatât point, il feroit remplir la ftation par un autre Jéfuite qu'il lui nommoit; enfin qu'il devoit lui récrire que le *P. Visentini* partiroit pour *Rome*, auffi-tôt qu'il feroit rétabli d'une Maladie dont il avoit été ataqué en arrivant à *Naples*.

Les Ordres de Sa Réver. furent exécutés de point en point. Le *P. Visentini* fût feçrètement mis au nombre des Eunuques, & puni par où il avoit deshonoré fon Ministère & fon Ordre. On amufa le Pape par une prétendue Maladie, qui mettoit, difoit-on, le

le Jésuite hors d'état de se rendre à ses Ordres, aussi promptement qu'on l'auroit souhaité. Quand il fût entièrement rétabli de son Opération, il reparut alors à Rome, où son Affaire fut discutée dans plusieurs Audiences secrètes, où le Pape la fit examiner. Sur les Dépositions réitérées & très circonstanciées de la Jeune Innocente, le P. *Visentini*, quoi qu'il niât constamment le fait, fut déclaré atteint & convaincu du Crime dont cette belle Enfant l'accusoit, & dont il étoit réellement coupable. Les Jésuites, voyant leur Confrère condamné, firent alors jouer le grand ressort qu'ils avoient imaginé, pour sauver l'honneur de leur Compagnie. Après avoir protesté contre la Sentence, dont-ils apelloient come d'abus & de nullité, pour en obtenir la cassation, & une réparation publique, qu'ils prétendoient que la Marquise & toute sa Famille devoient à leur Ordre, ils demandèrent au Pape, qu'il fût fait, en présence de Témoin, & par des Gens experts, un Examen de la personne même du P. *Visentini*, qui étoit d'autant plus innocent du Crime dont on l'accusoit, qu'il en étoit très réellement incapable, come on en seroit bientôt convaincu. L'Examen aiant été accordé & le Jésuite visité, il fût effectivement trouvé tel que ses Confrères l'avoient

dit. En conséquence on le déclara innocent. La Fille, qu'il avoit séduite & deshonorée, fut déclarée Calomniatrice, & come telle condamnée à passer le reste de ses jours, dans une Prison Conventuelle, au pain & à l'eau. A l'égard de la Marquise sa Mère, qui avoit poursuivi cette Afaire, elle fut obligée de faire réparation d'honneur au P. *Visentini*, au Supérieur de son Couvent, au R. P. Général, & à tout son Ordre, dans la personne de ses Assistans. C'est ainsi que les Jésuites, par un trait de leur Politique, fortirent triomphans d'une Afaire, qui pouvoit les perdre d'honneur; & que l'innocence se vit, come il n'arrive que trop souvent, opprimée par la malice. Mais si l'iniquité triomphe dans le Monde, ce n'est ordinairement que pour un tems. Quoi que la Justice Divine ait réservé aux Méchans des Suplices éternels dans l'autre Vie, elle leur en fait subir assez souvent dans celle-ci. C'est ce qui est arrivé dans cette rencontre.

Deux ans s'étoient écoulés depuis la Décision de cette Afaire. La triste & déplorable Fille de la Marquise exploit depuis ce tems là, dans un Couvent, le Crime de son Séducteur, lors que le Ciel touché de sa pénitence & de ses larmes, y a mis fin, de la manière du monde la plus consolante pour elle

elle & la plus humiliante pour les Jéfuites. Voici de quelle manière.

Un des Parens de la Marquife, grand amateur de la Mufique, avoit dans fa Maifon un jeune Homme, qui avoit une des plus admirables Voix qu'on pût entendre. La crainte qu'avoit ce Seigneur, que le jeune Homme ne perdit avec l'âge cet avantage merveilleux pour une Oreille Italienne, le fit recourir, pour le lui conferver, à un expédient que la barbarie humaine a imaginé. C'eft celui qui ôte à l'Homme ce qui le rend véritablement Homme, & qui, lors qu'il l'a perdu, n'en fait plus qu'une efpece de Montre inutile à la Société, dans laquelle il ne peut plus prendre ni le nom d'Homme, ni celui de Femme. Quoi qu'il y ait à Rome, où ces fortes d'Opérations fe font très fréquemment, des Chirurgiens affez habiles pour les bien exécuter, toutefois la crainte que ce Seigneur eût, qu'ils ne réuffiffent pas affez bien dans celle-ci, le détermina à recourir à ceux de Naples, qui font très renommés à cet égard. Come il avoit quelques Affaires, qui l'appelloient dans cette Ville là, il y emmena avec lui le jeune Homme, dont il avoit déterminé les Parens à lui laiffer faire cette Opération, par les grands avantages qu'il lui faisoit pour le refte de fes jours.

Arrivé à *Naples*, il fait venir le plus fameux de tous les Chirurgiens de cette Ville, auquel il propose l'Opération qu'il desiroit faire faire, & exige de lui, avant toutes choses, qu'il lui en garantisse le succès. L'Opérateur le lui promet, & pour le rassurer sur ce point, il lui cite un grand nombre d'Opérations qu'il avoit faites très heureusement, même sur des Persones déjà avancées en âge. Soit imprudence, soit hazard, ou permission divine, dans le grand nombre de Persones qu'il lui cite pour exemples, il lui nomme le fameux Prédicateur & Directeur Jésuite, qui étoit venu de *Rome*, pour prêcher à *Naples*, deux ans auparavant, & qui, par un motif de piété des plus admirables, disoit-il, s'étoit fait mutiler, pour pouvoir remplir avec plus de sûreté & d'édification les fonctions de son St. Ministère.

A ces mots de Prédicateur & Directeur Jésuite de *Rome*, le Seigneur se rapelle le malheur qui étoit arrivé vers ce tems là dans sa Famille. Il interroge & questione le Chirurgien sur cet Article, dont il affecte de révoquer en doute la vérité. L'Opérateur, qui croit son honneur intéressé à soutenir ce qu'il a avancé s'offre de lui donner toutes les preuves les plus convaincantes de la vérité de ce qu'il vient de lui dire. Le Seigneur s'obstine toujours



jours à en douter, & lui promet, que s'il peut lui prouver, d'une manière incontestable, la vérité & le succès de cette Opération, non seulement il ne fera aucune difficulté de lui confier celle du Jeune Home, mais qu'il lui paiera pour cela le double de la Some qu'il avoit eüe pour celle du Jésuite.

L'Opérateur, amorcé par le gain, & croiant son honneur engagé à prouver ce qu'il avoit dit, fait venir sur le champ quatre grands Estafiers, qui lui servoient d'Ajudans dans ces sortes d'Opérations, lesquels attestèrent la même chose avec serment, ajoutant qu'il avoient eux mêmes tenu, pendant l'Opération, le *P. Visentini*. Le Seigneur Romain, convaincu par ces Dépôtsions, ne douta plus de la vérité du fait. Le Chirurgien lui en donna même un Certificat, qui fût signé par ces quatre Tèmoins. Pour donner à cette Pièce une authenticité incontestable, il fait venir un Notaire, qui ayant reçu de nouveau leurs Dépôtsions, confirme lui même, par écrit & dans toutes les formes, la vérité du fait qu'ils viennent d'attester. Il envoie ensuite ce Certificat, dûment légalisé, à la Marquise sa Parente, en lui marquant l'usage qu'elle en doit faire.

La Marquise n'eut pas plutôt reçu cette Pièce, qu'elle courut se jeter aux pieds du  
Pape,

Pape, & lui demander justice de la méchanceté de ses Ennemis. Pour la lui prouver, elle lui remit en mains le Certificat qui lui avoit été envoyé de *Naples*. A la lecture de cet Ecrit authentique, S. S. fût d'un étonnement qu'il seroit difficile d'exprimer. Elle gémit, a la vue de ce trait infernal, & promit à la Marquise la justice qu'elle lui demandoit & qui lui étoit bien due. Le Pontife, craignant que le Criminel ne lui échapât, come il avoit fait la première fois, comença par faire arreter & conduire en Prison le P. *Visentin*, au Procès duquel il ordonna qu'on travaillât promptement. L'Afaire ayant de nouveau été discutée, les *Jésuites* ne favoient quel pouvoit être le motif & la raison, qui portoit le S. Père à en agir de la sorte, avec eux, dans une Cause qu'il avoit lui même jugée en leur faveur. Ils s'emploient & se tenoient auprès de leurs Protecteurs; mais ils ne peuvent pénétrer, ni les raisons, ni les desseins du Pape. Ils se bornèrent donc à protester toujours en faveur de l'innocence du P. *Visentini*, dont la justification, disoient-ils, come on l'avoit vû, & come on pouvoit le voir encore, étoit manifeste à ses Juges, qui favoient ce qui lui manquoit.

Le Pape, voyant qu'ils n'avoient point d'autres Défenses à alléguer, & las de leur enten-

dre

dre toujours répéter la même chose : Il est vrai, leur dit-il enfin, que Visentini n'est point en état de comettre le Crime dont il a été accusé il y a deux ans. Mais en seriez vous moins les Enfans de vos Pères, si quelques Mois après votre conception, quelque accident ou la malchance des Hommes leur avoit enlevé ce qui vous a doné la vie ? C'est le cas où étoit il y a deux ans, & dans lequel est encore votre Confrère Visentini ; & par cette raison je le condamne à servir à perpétuité sur mes Galères, où j'ordonne qu'il soit conduit dès demain & mis à la Chaîne au rang des Forçats.

A cette Sentence, d'autant plus terrible, qu'elle étoit imprévue, les Jésuites voulurent répliquer ; mais S. S. leur ferma la bouche, & les pétrifia, pour ainsi dire, en produisant le Certificat du Chirurgien de Naples, par qui ils avoient fait faire l'Opération Originienne à leur malheureux Confrère.

Par la même Equité, qui venoit d'infliger au Criminel le châtiment qu'il méritoit, le Pape révoqua la Sentence qu'il avoit prononcée deux ans auparavant, contre l'aimable & innocente Fille de la Marquise. Elle fût d'abord tirée de sa Prison Conventuelle, & transférée dans une Abaie, où elle a pris le Voile, & dont on croit qu'elle sera faite Abesse après ses Vœux.

Bien

Bien des Gens, qui rendent au Jugement du Pape la justice qu'il mérite, ont trouvé néanmoins que S. S. avoient eu, en cette rencontre, trop d'indulgence, envers ceux qui avoient imaginé cet infame expédient pour sauver le Criminel & opprimer l'Innocence. Ils croient même que le Jéuite a été puni avec trop de douceur. Mais ils ne font pas réflexion, à ce dernier égard, que la mort est préférable à l'ignominie & à de longues souffrances, & que la Sagesse & la Pieté du Souverain Pontife ont acordé au *P. Vissentini* la Vie malheureuse qu'il va trainer, afin qu'il ait le tems de faire pénitence de ses Crimes & d'en mériter le pardon. D'ailleurs les Juges, quand il est question de punir les Coupables, doivent toujours, dans leurs Jugemens, plus incliner vers la Clémence, que du côté d'une extrême rigueur. Ce sont ces vûes judicieuses que le Souverain Pontife a voulu remplir. En cela il a suivi cette belle Sentence du Droit Canonique & Civil, qui dit: *Favores sunt ampliandi, Quia restringenda.*



ODE contre L'AMOUR.

**Q**'entens-tu ! Quels nouveaux Orphées  
 Forment ces aimables accens ?  
 Pour qui sont ces brillans Trophées ?  
 Quel Spectacle enchante mes sens ?  
 Je vois les Ris, les Jeux, les Graces ;  
 Un Enfant marche sur leurs traces :  
 C'est l'Amour, c'est lui, je le vois !  
 Pour mieux établir sa puissance,  
 Il prend les traits de l'Innocence :  
 Mortels, n'écoutez point sa voix.

Et toi, dont la fausse lumière,  
 Aveugle les plus éclairés,  
 Fils de Vénus, dans ta carrière,  
 Serons-nous toujours égarés ?  
 Jusques à quand, par tes caprices,  
 Verrons-nous d'affreux précipices  
 S'ouvrir sous les pas des Mortels,  
 Et les Cœurs soumis à tes Chaines,  
 Malgré la rigueur de leurs peines,  
 T'élever encor des Autels ?

Les Partisans de ton Empire,  
 Te nomment le Dieu des Plaisirs,

Et ceux que ta faveur attire,  
 Pour toi seul forment des desirs.  
 Triste erreur, qui cache à leurs Ames,  
 Que l'ardeur, dont tu les enflames,  
 Est la source des plus grands maux!  
 Dangereux Plaisirs, que j'abhore,  
 Heureux le Cœur qui vous ignore,  
 Il goûte un tranquille repos!

C'est à toi, Sagesse Divine,  
 D'éclairer les foibles Humains.  
 Qu'ils osent suivre ta Doctrine,  
 Le vrai Bonheur est en leurs mains.  
 Viens, par ta Lumière Céleste,  
 Percer le Nuage funeste,  
 Dont l'Amour obscurcit leurs yeux.  
 Fais-les marcher sous tes auspices;  
 Fais-leur voir mille précipices,  
 Couverts d'apas délicieux.

Quoi! je me verrois, vil Esclave,  
 Orner le Char d'un tel Vainqueur!  
 Je pourrois, aux Fers que je brave,  
 Asservir lâchement mon Cœur!  
 Je croirois qu'au sein des alarmes,  
 Parmi les peines & les larmes,  
 Réside la Félicité,  
 Et bénissant mon Esclavage,  
 Je pourrois nommer avantage,  
 Une triste Captivité!

C'en est fait, une heureuse Etoile ;  
 Amour, guide à présent mes pas :  
 Ton Règne à mes yeux se dévoile,  
 Et j'en tiéris les apas.  
 Je n'y vois qu'erreur, que foiblesse,  
 Que Cœurs vaincus par la mollesse  
 Et fournis à d'indignes Loix.  
 Epris d'une Vierge fatale,  
 Je vois Hercule aux piez d'Omphale,  
 Démentir ses nobles Exploits.

De ces traits, que ma Raison blâme,  
 Mortels, tirez une Leçon ;  
 Voiez une imprudente flamme  
 Causer la perte de Samson.  
 Avant sa honteuse défaite  
 Considérez ce Roi Prophète  
 De l'Esprit Divin animé,  
 Humain, pieux, sage, équitable,  
 Son Cœur n'eût point été coupable,  
 Si son Cœur n'avoit point aimé.

Combien d'exemples déplorables  
 Frapent mes regards tour à tour !  
 Combien de Héros mémorables  
 Succombent aux traits de l'Amour !  
 Voions, sur ce vaste Théâtre,  
 Le fier Amant de Cléopatre,  
 Il veut subjuguier les Romains ;  
 L'Amour paroît, & dans son Ame

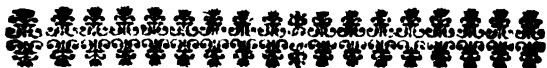
*Allume une servile flamme ;  
Je vois le dernier des Humains.*

*Vous donc que l'Amour sollicite  
A devenir ses Favoris ,  
Insensés ! voyez à sa suite ,  
Les Soins fâcheux, les noirs Soucis.  
Si les Jeux souvent le précèdent ,  
Combien de Chagrins lui succèdent !  
Fuyez , évitez ses douceurs.  
Sois une Image séduisante ,  
Une Dèité mal-faisante ,  
Tend des embuches à vos Cœurs.*

*Pourquoi , Tranquile Indifférence ,  
N'ai-je point écouté ta voix !  
Quand , par sa flateuse aparence ,  
L'Amour n'engageoit sous ses Loix ,  
J'étois ébloui de ses charmes ;  
Mais enfin , par d'utiles Armes ,  
La Raison a brisé mes fers.  
Pour toi seule mon Cœur soupire ,  
Sous la douceur de ton Empire ,  
Je ne craindrai point de revers.*







# LA VOIX DU PRÊTRE,

*Ou très humble & très respectueuse Remontrance  
du Second Ordre du Clergé, au R O I,  
au sujet du Vingtième.*

**V**OICI une Pièce, qui peut servir de second Tome à celle qui a été inserée dans nôtre Journal d'Août, p. 155. intitulée, La Voix du Sage & du Peuple. Celle que nous allons donner a paru, dans les comencemens de ce Mois à Paris, & elle n'a pas fait moins de bruit que la précédente. On y voit un Tableau des vrais & des faux Pasteurs. Il se trouve par tout des uns & des autres; & il y a dans le Haut Clergé de l'Eglise Gallicane grand nombre de Prélats très respectables par leur Pieté, qui n'ont aucune part à cette Satire.

SIRE !

**L**E CLERGE' de Vôtre Roïaume : Ce n'est point celui qui est vêtu de Pourpre & d'Ecarlate, qui brille par la pompe des Equipages, par la magnificence des Palais par la somptuosité de la Table, par la justesse des Ameublements, qui porte dans le Sanctuaire même l'Orgueil & le Fasté. Ce n'est point celui que le Crédit seul, qu'un

Nom terrestre tout seul a élevé sur le Trône  
 Sacerdotal, que la Chair & le Sang ont mis  
 en possession du Sacerdoce de *Melchisedech*,  
 qui ne connoissoit ni Parens, ni Généalogie.  
 Ce n'est point celui qui confond le titre de  
 Courtisan avec celui de Prêlat, les intérêts de  
 l'Eglise avec ceux de sa Vanité, les secours  
 d'une Dignité sainte avec l'appareil d'un Potte  
 profane. Ce n'est point celui qui achete le  
 Don de Dieu par des bassesses, des soins,  
 des adulations, des sollicitations humaines,  
 sans penser que tout ce qu'il fait est un prix  
 criminel, un argent sacrilege, qu'il offre pour  
 l'obtenir. Ce n'est point celui qui acumule  
 sur sa tete les Biens & les Dignitez de l'Eglise,  
 sous prétexte que les profusions doivent être  
 proportionées à son Nom, come si le Patri-  
 moine des Pauvres étoit destiné à nourrir  
 l'Orgueil de la Naissance. Ce n'est point ce-  
 lui qui ne sert pas a l'Eglise, mais qui fait  
 servir l'Eglise à ses cupiditez injustes, qui  
 regarde sa Dignité come le Lieu de son re-  
 pos, come un Lit d'indolence & de molesse,  
 qui ne prend de cette Dignité que les Fleurs  
 & les Roses, & en laisse aux autres les Epi-  
 nes; qui est jaloux des honeurs du Ministère,  
 & en méprise les fonctions, qui entre  
 dans l'Héritage de ses Prédécesseurs, sans  
 entrer dans leurs Travaux; qui dort & laisse  
 l'Home ennemi semer de l'Yvrole dans le

Châmp de JESUS-CHRIST. Ce n'est point celui qui acomode les règles aux abus, qui sacrifie le devoir à des faveurs humaines, qui se livre à la tyrannie des Usages du Monde. Ce n'est point enfin celui qui, plus instruit des bagatelles, des frivolités, des affaires du Monde, que des règles de l'Eglise, va traînant par tout, avec son incapacité, la honte de son Caractère. Non, SIRE, ce n'est point ce Clergé.

C'EST celui, qui par ses Habits annonce la Modestie, qui n'a souvent d'autre Equipage que la Monture de JESUS-CHRIST, qui est frugal dans sa Table, resserré dans ses Maisons, pauvre & simple dans ses Meubles, qui méprise les Vanitez du Siècle & tout ce qui ne brille qu'aux yeux des Sens. C'est ce CLERGE', du *Second Ordre* par son Rang, mais du *Premier* par ses Travaux, qu'une Vocation sainte a placé dans le Sanctuaire, qui continue ici bas la Mission de JESUS-CHRIST & son Amour pour les Homes, & y continuant son Sacerdoce, qui consacre ses Prières, ses Desirs, ses Etudes, ses Veilles, ses Travaux, ses Fonctions, au Salut de ses Frères; Celui qui court avec empressement après une seule Brebis égarée, qui reçoit avec des marques de joie sensibles l'Enfant rebelle, perdu & retrouvé,

qui oublie sa laïtude, sa nourriture, tous ses besoins, pour instruire une Femme de *Samarie*, qui, plein de tendresse pour les Malheureux, multiplie, pour ainsi dire, le Pain même qui lui est nécessaire, pour soulager leur indigence; Celui qui fait se faire tout à tous, pour les ranger sous l'Empire de J. C. C'est celui qui regarde les Biens Eclésiastiques, come des Dépôts religieux & des Aumônes saintes, dont il ne se croit que le Dispensateur, qui n'use pour lui même de ces Biens, que parce qu'il est pauvre, & que le travail & l'indigence l'autorisent à s'en servir, qui n'a de besoins effectifs qu'autant qu'il a de besoins véritables, qui sent le ridicule & l'indécence d'un Faîte attaché à un Etat saint, & à l'usage d'un Bien consacré à la Pieté & à la Miséricorde.

C'est ce Clergé, convaincu, par sa propre expérience, que le respect des Peuples pour la Religion de ses Ministres, est moins fondé sur l'éclat des Honeurs & des Richesses, que sur ses Vertus & ses bons Exemples; que le Monde n'a cessé de respecter les Ministres de l'Eglise, que quand ils ont cessé de se rendre respectables; que jamais ils n'ont été plus honorés, que dans les Siècles où ils parurent plus pauvres & plus modestes. C'est celui qui regarde l'honneur du Sanctuaire,

come une Servitude honorable, qui établissant les Prêtres sur tous, les rend redevables a tous; come une Sollicitude laborieuse, qui leur met entre les mains les passions, les foiblesses & tout le détail des miseres humaines; come une Elevation incomode, qui les expose aux regards publics, & fait que tout ce qui leur est permis ne leur est pas expédient; come une Inspection pénible, qui les oblige de reprendre à temps & à contre-temps, & les expose à la haine de ceux meme qu'ils veulent sauver. C'est celui, qui sacrifie, au Devoir, les Plaisirs les plus innocens, pour être tout aux autres, & ne vivre pas un seul moment pour lui même; qui préfère l'Oeuvre de Dieu, aux niaiseries, aux inutilités des Enfans du Siécle; qui respecte son Ministère & ses fonctions; qui fait être dans la faim & dans l'abondance, dans la réputation & dans l'ignominie; qui parvient à se faire un délassément même de ses fatigues. C'est celui qui vaque au Ministère de la Parole, & porte le poids du jour & de la chaleur, qui porte écrit sur son front, avec bien plus de majesté que le Pontife de la Loi, la Doctrine & la Vérité; qui passe ses jours au milieu des Temples, des Autels, des Mystères sacrés, des Cantiques saints de la Parole de Vie, & qui fait de ces Spectacles divins le

fujet de toutes ses occupations. C'est en un mot celui dont le Ministère est pauvre, laborieux, sans pompe, exposé à la faim, à la nudité, aux persécutions.

Oui, SIRE, c'est ce Clergé, qui ose, pour la première fois, porter ses regards jusqu'au pied du Trône, & faire à V. M. avec autant de confiance que de soumission, non de vives, mais de très-humbles Représentations sur les Divisions funestes, qui troublent les deux Puissances.

Les Liens, qui unissent l'Eglise & l'Empire sont augustes. La même Bouche, qui dit, *Rendez à Dieu ce qui est à Dieu*, dit aussi, *Rendez à César ce qui est à César*. Le Prince ne doit point porter une Main sacrilège sur l'Autel, ni le Pontife une Main ambitieuse sur le Trône: Il y a, pour l'un & pour l'autre, un Cercle sacré de Droits, de Privilèges, de Devoirs, de Fonctions, qu'il ne leur est pas permis de franchir.

Nous aprenons, avec douleur, que V. M. toujours attentive à ne point violer les Droits sacrés du Sacerdoce, voit le Sacerdoce oser fièrement ataq.uer les Droits de sa Couronne. Les Remontrances du *Haut-Glerge* prechent hautement la révolte & l'indépendance. Ils veulent se soustraire au paiement du *Vingtième*, & faire retomber sur les autres Sujets de

de Votre Royaume tout le poids de ce Tribut indispensable. Si on les en croit, l'Obéissance les avilira, & le Peuple méprisera leurs Avis, quand ils ne méprisèrent pas les Ordres de V. M. Poutfa-ton jamais plus loin le Fanatisme ? Les anciens Apologistes de la Religion Chrétienne ne trouvoient pas de meilleures preuves de sa dignité & de son excellence, que le Précepte rigoureux, qu'elle faisoit aux Fidèles, de l'Obéissance exacte aux Ordres des Puidances. Si les Chrétiens résistoient autre-fois aux Césars, ce n'étoit point pour conserver des Richesses, que les Vers & la Rouille consumeint ; c'étoit, pour ne pas perdre, par l'Apostasie, les Biens éternels, que rien ne peut détruire. Ah, que les tems sont changés ! La soif de l'Or dévore ceux que le Zèle de la Maison du Seigneur dévorait autre-fois ; le Bien des Pauvres est enlevé, l'Orphelin pleure, la Veuve gémit, & le Prêtre cruel, destiné à soulager ses besoins & à essuyer ses larmes, veut, par un refus injuste, forcer le Prince à les opprimer & à les rendre encore plus malheureux. SIRE, nous disons le Prêtre cruel ; mais ce Prêtre ne se trouve point, par la grace du Seigneur, dans notre Ordre. Nous les apellons du Nom respectable qui leur est commun avec nous : *Idem Presbiter*

qui *Episcopus* dit ST. JERÔME; le Prêtre n'est pas différent de l'Evêque. Plût à Dieu que l'intervale qui nous sépare, fut aussi grand que leur hauteur se l'imagine, nous partagerions, avec moins de honte, leurs prévarications & leurs scandales.

Le *Haut-Clergé* a oublié la différence imperceptible du Prêtre à l'Evêque. Celui-ci, dans les beaux jours de l'Eglise, n'entreprenoit, ne discutoit, ne décidoit rien qu'avec le conseil, l'examen & le consentement des Prêtres: Ce que le Consul étoit dans le Sénat, l'Evêque l'étoit dans l'Eglise; il portoit la parole, il ouvroit les avis; mais c'étoit seulement dans le Corps entier du *Presbitère*, que résidoit l'Autorité législative. Un *Prêtre* alors n'étoit pas regardé, par son Evêque, comé un Home vil & méprisable, comé un *Plébéien*, dont l'Habit lugubre jure avec la Pourpre brillante d'un *joli Pontife*. Le défaut de Naissance n'étoit pas un sacrilège vis à vis d'un Gentilhomme mitré; les premiers Pasteurs ne se distinguoient des Ministres inférieurs, que par une Vie plus dure, plus pauvre, plus laborieuse; le Curé & le Vicaire étoient les Collègues & les Co-opérateurs des Evêques dans le St. Ministère. L'Evêque étoit Prêtre, parce qu'il étoit Ancien, *Ætate Senior*, & le Prêtre étoit Evêque, parce



parce qu'il étoit Inspecteur, *Inspector*. Le Sacerdoce & l'Apostolat ne forment en un sens qu'un même Ministère, tout Prêtre est l'Apôtre de J. C. parmi les Hommes. Nous apuions, SIRE, sur la presque égalité, qui nous confond avec le Premier Ordre, afin de doner plus de poids a nos Remontrances & aux raisons que nous allons mettre sous Vos yeux, pour prouver que le Clergé de France est obligé de Vous paier le *Vingtième*, tout come la Noblesse & le Tiers Etat.

Nous ne nous plongerons pas, SIRE, dans les abîmes de l'Histoire & de la Tradition; il nous suffira de l'Évangile & de la Raison. Condamnées à l'obscurité, nos Plumes ne doivent point s'élever à une Eloquence mondaine, peu digne des Ministres de la Vérité même, qui nous ordone, d'être simples comes des Colombes, & de dire sans emphase, Cela est ou cela n'est pas.

Nous lisons dans *St. Matthieu*, que ceux qui recevoient le Tribut des deux Drachmes, vinrent trouver *Pierre*, & lui dirent: *Votre Maître ne paie-t-il pas le Tribut?* JESUS dit à *Pierre*: *Allez vous-en à la Mer, jetez votre Ligne & le premier Poisson que vous tirez de l'eau, ouvrez lui la bouche; vous y trouverez une Pièce d'argent de quatre Drachmes, que vous donerez pour vous & pour moi.*

JESUS-CHRIST fait un Miracle exprès , pour paier le Tribut qu'on lui demande. Le premier des Apôtres ne se croit pas plus grand que son Maître. Ils paient , l'un & l'autre , le Publicain , sans murmure & sans Remontrances. La Mer , qui ravit aux Hommes leur Or & leur Argent , en fournit libéralement à J. C. & à St. Pierre , pour s'acquitter.

Nos Successeurs des Apôtres seroient bien à plaindre , s'ils n'avoient d'autres ressources que celles des Miracles , & si , pour en opérer , il devoit leur en coûter un travail mécanique d'une minute : Y consentiroient-ils ? Ils aiment bien mieux manier une Crosse qu'une Ligne , & s'ils méritent le nom de Pêcheur , ce n'est pas pour pecher , ni des Poissons , ni des Hommes.

St. Marc raconte , que le Prince des Prêtres ayant envoyé à J. C. quelques uns des Pharisiens & des Hérodiens , ceux-ci lui demandèrent , s'il étoit permis ou non de paier le Tribut à César ? JESUS se fit apporter un Denier , & leur dit : De qui est cette Image & cette Inscription ? De César , lui dirent-ils. Il leur répondit : Rendez donc à César ce qui est à César , & à Dieu ce qui est à Dieu. Répondez , CRESUS DU CLERGE , RICHES PONTIFFES : De qui est l'Image & l'In-

*L'Inscription des Metaux dont regorgent vos Coffres forts ? N'est-elle pas de LOUIS ? Rendez, donc a Louis ce qui est à Louis. Mais peut-être vos dépenses & vos prodigalités ont tari vos Trésors, & vous ne sautiez y trouver une seule Pièce de Monnoie marquée au Coin du Prince. Ah ! qu'importe, l'art utile & adroit de faire des emprunts, que vous possédez, vous mettra bientôt entre les mains l'Or & l'Argent d'un Preteur crédule, à qui les extérieurs trompeurs de la Richesse & de l'Opulence imposent malheureusement.*

*St. Paul, dans son Epitre aux Romains, après avoir ordonné, Que toute Personne soit soumise aux Puissances Superieures, parce qu'il n'y a point de Puissance qui ne vienne de Dieu, ajoute : Il est donc nécessaire de vous y soumettre, non seulement pour éviter le châtiement, mais aussi par devoir de Conscience ; C'est pour cela que vous paie le Tribut aux Princes, parce qu'ils sont les Ministres de DIEU, étant toujours apliqués aux fonctions de leur Emploi. Rendez donc à chacun ce qui leur est dû ; le Tribut à qui vous devez le Tribut, les Impôts à qui vous devez les Impôts. L'Apôtre des Nations enseigne, que c'est par devoir de Conscience, qu'on paie le Tribut & les Impôts au Prince : Il en fait un Précepte expres : *Paiez le Tribut &c.* Ce n'est point*

par

par pure générosité, ni par forme de *Dons gratuits*, mais, encore une fois, par *devoir de Conscience*. Il faut peser sur la raison qu'il apporte pour établir le Droit des Princes: *Ils sont*, dit-il, *les Ministres de Dieu, toujours appliqués aux fonctions de leur Emploi*. A quel Roi, SIRE, ce trait convient-il mieux qu'à V. M.? Votre modestie souffrira à l'entendre, mais nôtre zèle ne souffriroit pas moins à le taire. Protéger la Religion, défendre ses Sujets durant la Guerre, les rendre heureux durant la Paix, ce sont les fonctions d'un Roi. Ce furent toujours les vôtres. Quels soins & quelle vigilance de la part de V. M. pour éteindre cette Guerre intestine qui élève Autel contre Autel; pour terminer les Disputes, dont les suites sont souvent si funestes; pour concilier nos libertés avec les prétensions de la Cour de Rome; pour en un mot réduire tout à un Berger & à un Bercaïl! Les *Champs Belgiques* fument encore du Sang François, que nos Soldats, animés par l'exemple de leur Roi, ont répandu pour la défense de la Patrie. A quels périls, SIRE, ne Vous exposez vous point, dans ce Jour de Sang & de Carnage, où la Victoire balança si long-tems entre *Albion* & la *France*? Nous tremblons encore au souvenir de ces momens terribles, où Vos Jours  
 pré-

précieux furent en danger. Mais glissons sur des louanges, qui nous rappellent des tems de douleur & de tristesse. Passons a des idées plus riantes; préférons l'*Olive* au *Laurier*. Livrons-nous aux douceurs de la Paix. Le *Comerce* abatu se relève, l'*Agriculture* négligée se rétablit, les *Arts* languissans se raniment; le *Laboureur* tranquille ne sème plus pour le *Guerrier*, & le *Guerrier* paisible jette dans les Cœurs la semence de nouveaux *Exploits*, par le récit fidèle de ceux qui firent autrefois sa gloire. Parlez, PRINCES des *Prêtres*, LOUIS est donc appliqué aux fonctions de son Emploi, le Tribut lui est donc dû. Quelle raison avez-vous de le lui refuser? Tremblez: *Ce n'est pas en vain qu'il porte l'Epée*, come dit toujours St. Paul. *Il est le Ministre de Dieu, pour exécuter sa Vengeance, en punissant celui qui fait mal.*

Nous venons, SIRE, de mettre sous vos yeux la Loi Souveraine, plus sûre que de vaines subtilités de Déclarations surprises & d'Immunités ridicules. La Raison ne les condamne pas moins que la Loi. Et coment ne les condamneroit-elle pas? L'Home peut-il juger autrement que Dieu même? Nous ne répéterons pas, SIRE, ce que des Auteurs célèbres ont exposé si clairement, dans de savantes Dissertations, *Que la Justice Distribu-*

*tive*

butive démontre, que tous les Membres d'un Etat, qui en partagent les avantages, doivent, à proportion de leur Revenu, en supporter les Charges, & l'aider dans ses besoins. Un raisonnement si simple n'a pû persuader LEURS GRANDEURS. Versées, come Elles sont, dans la Science des Calculs, & occupées actuellement à vérifier leurs Comptes, nous croions devoir les combattre avec des *Armes Arithmétiques*. Jusqu'à présent cette Science a été toute à leur avantage; trop heureux si nos Calculs nous sont aujourd'hui aussi favorables que les leurs nous ont été funestes! Nous suposons un petit Etat, composé d'un milion d'Habitans, payant & ne pouvant payer au Prince, pour tout Impôt, que la *Capitation*, les *Aides*, & le *Vingtième* sur le Revenu des Biens fonds. Ces trois Droits montent ensemble à 1750000. *Livres*; savoir 1000000. de *Capitation*, 500000. d'*Aides*, 250000. de *Vingtième* sur les Revenus des Biens fonds montans à *Cinq millions*. Nous suposons encore que le Prince & les Peuples de cet Etat ont été autrefois de la Religion Païenne, & qu'ils n'ont embrassé le Christianisme que depuis dix ans, que dans ces dix ans la nouvelle Eglise s'est enrichie, qu'on a prêché la fin du Monde, & que les Fidèles se sont dépouillés d'une partie de leurs Biens fonds; nous les faisons

monter, ces Biens fonds, a Un million de Revenu, dont le Vingtième sera par conséquent 50000. Francs. Il est de fait que les Laïques de l'Etat supposé, ne sont plus en possession de ce Milion; ils ne sauroient donc en payer le Vingtième. Comment cela le Prince, si les Gens d'Eglise, qui possèdent le Fonds, refusent de payer l'Impôt? Voilà un vuide considérable dans les Finances: Qui le remplira? Le Prince ne peut, sans injustice, lever, sur quatre millions, la même Some qu'il levoit sur cinq, c'est-à-dire 250000. Francs, ce seroit le Seizième, au lieu du Vingtième. La Contribution augmenteroit, a proportion que les Richesses du Contribuable diminueroient; ce qui seroit une exaction contre les règles de la Raison & de l'Equité. Voilà un Compte décisif; que le Haut Clergé résolve le Problème que nous allons proposer.

Soutiendra-t'on au Prince Païen, devenu Chrétien, qu'il ne doit pas réduire les Ministres de son Eglise à la condition de ses autres Sujets; que les Eclésiastiques sont exemts du Vingtième; que la dignité de l'Episcopat, l'honneur du Sacerdoce & l'intérêt même de la Religion le demandent; & que le poids de l'Imposition doit étoufer la Noblesse & le Tiers-Etat? Une Décision aussi  
injuste

injuste feroit bien dans la bouche de nos Juges en Israel ; ils l'ont déjà prononcée cette Décision, car leur Cause est précisément la meme, que celle du Clergé hypothétique, dont nous venons de parler. En vain oseroient-ils, come un Argument victorieux, la Déclaration de 1726. La surprise est un malheur inévitable à l'Autorité suprême. Il n'est pas honteux aux Princes d'être surpris ; il leur est même glorieux d'avouer qu'ils ont pu l'être. ASSUERUS ne crût point déroger à la Majesté de l'Empire, en déclarant, même par un Edit public, que sa bonne foi avoit été surprise par les artifices d'*Anan*. Les variations, qui ramènent au Vrai, affermissent l'Autorité, loin de l'affaiblir ; ce n'est pas se démentir, que de revenir de sa méprise ; ce n'est pas montrer aux Peuples l'inconstance du Gouvernement, c'est leur en étaler l'équité & la droiture : Rien n'est si beau dans le Souverain, qui ne dépend de Personne, que de vouloir toujours dépendre de la Vérité. Que le Haut-Clergé ne dise plus, qu'en recevant l'Onction Royale, Vous Vous êtes engagé, à la face des Autels, à conserver inviolablement aux Ministres de J. C. toutes les Prérrogatives, toutes les Immunités dans lesquelles les Rois Vos Prédécesseurs se sont fait un devoir de

les



les maintenir. Le *Second Ordre du Clergé* ose assurer V. M. que ce Sophisme du *Premier*, ne doit point alarmer V<sup>ô</sup>tre Religion. Le Serment, que Vous prononçâtes, dans ce Jour si précieux à tous Vos Sujets, n'avoit & ne pouvoit avoir pour objet que le plus grand bien de Vos Sujets. Tout ce qui leur seroit contraire, rendroit nul V<sup>ô</sup>tre Serment. Or pourriez-vous, SIRE, excuser le Clergé du Vingtième, sans faire tomber tout le poids de cet Impôt sur les autres Corps de V<sup>ô</sup>tre Roïaume? Et ne seroit-ce pas avoir fait serment de comettre l'injustice? Non, SIRE, la Religion ne sauroit autoriser des abus que la Raison condamne; l'observance des Loix de l'Etat doit préparer les voies à celles de l'Evangile. La Religion est nécessairement liée à l'Ordre public; le bon Ordre de la Societé est la première baze des Actes de Religion.

Il est tems, SIRE, d'en venir au point de la difficulté le plus sensible & le plus essentiel; nous parlons de la destination des Biens Ecclesiastiques, consacrés principalement à l'entretien des Pauvres. Nos Seigneurs les Prélats oublient, dans leurs Remontrances, cet entretien, mais ils n'ont garde d'oublier le leur. Dans la primitive Eglise les Fidèles ne composoient qu'une Famille, tous les

Biens étoient en comun , l'on ne conoiffoit point alors ces deux funeftes Pronoms *Tu* & *Ego*: Les Actes des Apôtres en font foi : Nous y lifons, que nul n'étoit dans l'indigence, que les Riches vendoient leurs Maisons & leurs Terres, dont ils apportoient le prix aux Apôtres; l'on en diftribuoit enfuite à chacun felon qu'il en avoit befoin. Nous n'avons garde de le nier, SIRE, nous ne fomés que les *Dépoſitaires* & les *Oeconomés* des Richesses Ecléſiaſtiques; nous n'y avons droit que pour nôtre néceſſaire, en qualité de *Pattores* & d'*Ouvriers* de la *Vigne du Seigneur*; tout ce qui eſt au delà eſt le Patrimoine des Pauvres; tout Bien d'Eglife, qui tombe dans leur fein, tombe dans fon centre. Or il eſt viſible que le *Vingtième des Revenus Ecléſiaſtiques* venant à augmenter les Finances de V. M. Elle diminuera les Impôts qu'Elle levoit ſur les Pauvres; c'eſt un ſoulagement pour eux; ce que Vous recevrez d'une main, Vous le donerez de l'autre. L'objet eſt donc rempli, les Pauvres ſont ſoulagés, l'Eglife triomphe. Mais ſoulagera-t'on réellement les Pauvres? Le *Vingtième Ecléſiaſtique* leur vaudra-t'il l'exemption ou la diminution des Droits du Prince? Ah! le doute eſt criminel & injurieux, mais il va à merveille, & des *Dépoſitaires infidèles*, qui ne ſauroient douter eux

mè-

mêmes du mauvais usage qu'ils font du Bien des Pauvres, l'ont élevé. On soupçonne volontiers, dans les autres, le Crime dont on est coupable soi même. Comment croiroient-ils assés d'entrailles au Prince, pour assister l'Indigent des Richesses de l'Eglise, eux qui emploient ces mêmes Richesses à toutes les Superfluités mondaines, à toutes les Pompes de Satan, qui triomphent dans *Babilone*? A tort se plaindroient-ils qu'on s'érige en Scrutateurs des Cœurs, & qu'on porte un œil curieux & indécent sur leur conduite. *Savez-vous, diront-ils, si nous ne répandons pas véritablement nos Biens dans le sein des Pauvres? Hélas! nous ne le savons que trop, Superbes Ministres, vos Gens, vos Chevaux, vos Equipages, votre Vaisselle, vos Gobelines, vos Tableaux, vos Palais, vos Jardins, vos bizarres Colifichets, en un mot, toutes vos dépenses énormes, ne sont-elles pas autant de Témoins irréprochables, qui publient, à haute voix, vos infidélités, nous pourrions dire vos homicides, non pavisti, occidisti, vous n'avez pas nourri le Pauvre, vous l'avez donc égorgé?* Le Pasteur, au lieu de paître le Troupeau qui lui est confié, le dévore. Faut-il être surpris si l'on voit les Brebis révoltées contre le Pasteur; si elles, qui devoient être, come dit *St. Paul*, leur Consolation & leur Couronne,

rone, deviennent leurs Témoin & leurs Acufateurs ? Oui, SIRE, l'injustice du Dépositaire est constatée; il dévore la substance de l'Indigent, & l'Indigent n'a pour Défenseur que des foupirs & des larmes. C'est à un bon Roi, à un Prince équitable, c'est à LOUIS LE BIEN-AIME' de soutenir la foiblesse du Misérable que l'on opprime. Déliez sa langue, que la faim & la soif tiennent attachée à son palais, & bien-tôt, SIRE, il publiera vos louanges & vos justices. *Labia ejus aperies, & os ejus annuntiabit laudem tuam.*

Nos intérêts, SIRE, feront les derniers, que nous oposerons aux injustices du Haut Clergé. Quel bonheur pour nous si V. M. daigne entrer dans la conoissance du Temporel de l'Eglise de son Roiaume ! Nous ne ferons plus les Victimes de l'avidité des Chambres Eclésiastiques, qui nous acablent de droits, qu'ils nous imposent au gré de leur intérêt & de leur caprice. Ils se plaignent de vos Traitans : En fût-il jamais de plus durs & impitoyables, que les Publicains Eclésiastiques ? Ils ont deux poids & deux mesures. Les Grands Bénéficiers, qui, par des adulations serviles, ont su leur plaire, remuent seulement du bout des doigts les Fardeaux pesans & insupportables, qu'ils mettent sur les épaules des Petits Bénéficiers, qui

qui ne jouent point avec eux le rôle de Courtifan & d'Esclave. Tout le Royaume fait l'Histoire de l'Abé de S\*\*\*\*. Ce Bénéficiaire avant été imposé au dessus de ce qu'il devoit Petre, se plaignit à la Chambre Eclésiastique du Diocèse de \*\*\*\*. On ne l'écouta point. Il porta sa plainte au Bureau Général du Clergé, qui ne lui fut guères plus favorable. Il prit le parti de comparer le total de l'Imposition à lever sur le Clergé de \*\*\*\* avec la levée réelle, il trouva que celle-ci excédoit l'autre de 15000. Livres. Que devoient ces *Quinze mille Francs* ! C'est un mystère ; mais on fait bien qu'ils n'entroient point en ligne de Compte. Un Eveque, nommé à un Siège plus considérable, fit brûler, avant son départ, les Régistres de la Chambre Eclésiastique du Diocèse qu'il quitoit, afin qu'il ne pût jamais constater qu'il n'avoit jamais payé de Décimes. M. l'Eveque de M. paie, pour toutes Décimes 6. L. pour son Evêché, & 6. L. pour l'Abaye considérable qu'il possède ; tandis que des Curés à simple congrue sont quelquefois à 50. & même 60. L. ; c'est à dire au sixième ou au cinquième de leur Revenu.

Nous ne finirions jamais, SIRE, si nous analysions toutes les vénations & tous les abus, qui se comettent dans l'administration

des Biens Eclésiastiques: *Ad homine iniquo & doloso erue me*, disoit le Prophète. Nous Vous adressons la même prière. Pour nous, nous allons nous hâter, S I R E, de fournir à V. M. les Déclarations de notre Temporel. En vain la Puissance Episcopale nous menaceroit-elle de ses Foudres; nous souffririons, pour le Service de V. M. des maux bien plus redoutables, que des Excommunications injustes: Elles ne nous empêcheront jamais de Vous être fidèles, & de continuer à offrir nos Vœux au Roi des Rois, dont Vous êtes l'Image. Toutes les Prières dont rétentit le Royaume pour V. M. pour la Reine, pour toute la Famille Royale, pour l'exaltation de l'Eglise, pour l'extirpation des Hérésies, c'est nos bouches qui les prononcent. Les Evêques nous ordonnent de prier; mais prient-ils eux-mêmes? Nous ne saurions décider si leur silence ne tourne pas à l'avantage de V. M. Un grand Philosophe & un grand Pape nous apprennent à apprécier les prières de certains Intercesseurs. B I A S passoit sur un Vaisseau, avec d'autres Passagers dont-il connoissoit les Mœurs: Il s'élève une Tempête, on craint le Naufrage: Ces Passagers pieux, ou pour mieux dire, qui feignoient de l'être, implorent le secours des Immortels: *Taisez-vous*, Hommes pervers, leur dit B I A S,

Bias, si les Dieux vous entendent, nous sommes perdus. SIXTE-QUINT étant malade, certains Moines vinrent lui dire, que dès-le-moment qu'ils avoient epris sa Maladie, ils n'avoient pas manqué de prier Dieu pour lui. Je m'en suis aperçu, leur répondit le Pape, car mon mal a empiré. Les Litanies que le Haut Clergé Vous offre, à la fin de ses Remontrances, en dédomagement du Vingtième; sont peut-être moins une indenanté qu'un domage: Leurs Richesses valent mieux que leurs Vœux. Le grand Magistrat, qui tient les Rènes de vos Finances, se passera des uns; il ne sauroit se passer des autres. Pourrions-nous finir nos très humbles Remontrances, sans chanter les loüanges de ce Ministre zélé, désintéressé, infatigable, qui s'opose courageusement au ressentiment d'un Corps vindicatif & redoutable, pour enrichir V. M. soutenir la Noblesse, soulager le Tiers-Etat, secourir les Misérables. Tous les Grands, SIRE, que Vous honorez de Votre confiance, fécondent ses glorieux desseins. Graces en soient rendues au Père des Lumières! Le Trône n'est plus environé, come autrefois, d'Hommes foibles, crédules, superstitieux, qui ignorent que le Roïaume de J. C. n'est pas de ce Monde, & qui confondent grossièrement l'intérêt de la Religion avec l'intérêt de ses Ministres.

Qu'il nous soit permis, SIRE, d'ajouter ici un mot, que la Voix publique apuiera volontiers de son suffrage. Dans la distribution des Biens de l'Eglise, celui qui édifie n'a pas même le nécessaire, celui qui détruit nage dans le superflu. Mais parlons sans art & sans figure. Il est des Vérités auxquelles on ne laisse toute leur force, qu'en les exposant tout simplement. L'Evêque Décimateur jouit d'un Revenu considérable; le Curé est réduit à Cent Ecus de Congrue: Celui-ci mérite le double honneur & le double salaire dont parle l'Apôtre, lui qui porte tout le poids & la chaleur du jour: Celui là en jouit, lui qui est inutile à l'Eglise, nous oferions quasi dire à tout bien. S'il est vrai, SIRE, que les bienfaits de l'Eglise doivent être la mesure & la recompense des devoirs, ne seroit-il pas juste de réformer les usages, ou, pour mieux dire, les abus, & ramener l'Ordre en donnant à chacun ce qu'il mérite. Mais le Remède, nous l'avouons, seroit violent, peut-être même dangereux; il pourroit irriter le mal, au lieu de le guérir; des moïens plus doux pourroient le diminuer avec moins d'inconvéniens. A l'exemple de ses pieux Ancêtres, V. M. pourroit assigner, aux Ouvriers de la Vigne du Seigneur, un Salaire proportionné à leurs travaux & à leurs besoins. Dans

des



des tems où le prix des choses nécessaires à la vie, étoit proportionné à la rareté de l'Argent, Cent Ecus pour un Curé & Cinquante pour un Vicairé pouvoient suffire au modeste entretien dont l'Apôtre veut que les Ministres de l'Eglise se contentent; mais ce modique Revenu pourroit-il suffire, aujourd'hui, que l'abondance des Espèces a fait monter toutes choses à un prix exorbitant. D'ailleurs, SIRE, le malheur des tems, le dérangement des Saisons, en multipliant les Pauvres dans nos Paroisses, n'y multiplie pas nos ressources: Et comment pourrions nous, avec la modicité de nos Revenus, leur fournir tout le soulagement que demanderoit leur misère? Ah! faut-il encore que le Haut Clergé fasse retomber sur nous des Impositions, que V. M. n'exigera jamais, qu'il exige le cinquième de notre pauvre Congrégation? Faut-il que ce Tuteur barbare dépouille son Pupile, qu'il nous enlève une partie d'un Bien si nécessaire à la subsistance du Pauvre & à nos propres besoins? Faut-il qu'il ne nous reste d'autre ressource que de souffrir avec ceux que nous ne pouvons soulager? Disons le; Faut-il que des Oeconomés infidèles, les Comis même des Chambres s'engraissent de notre sueur, de celle du Pauvre, du Patrimoine de J. C? Non, SIRE, Vous ne souffrirez pas plus

plus long-tems des abus contraires au bien de Vos Peuples, à l'honneur de l'Eglise, à Vos propres interets. Nous espérons, avec confiance, que nos Remontrances remueront les entrailles de V. M. C'est sur les Rois que Dieu se décharge du soin des Petits. Vous êtes le Père de Vos Sujets, dédaigneriez-vous d'en être l'Arbitre ? Protecteur de la Religion Sainte, Vous allez le devenir des Ouvriers fideles à répandre la Science du Salut, à arracher les scandales du Roiaume de J. C, à ranimer la Foi par leurs Ouvres. Vous allez humilier ces Grandeurs fières & hautaines, facheuses & inquiètes, méprisantes, inaccessibles aux Ministres subalternes, aux Co-opérateurs de leur Ministère. Vous allez renverser tout cet Edifice d'orgueil, d'injustice, de prospérité, élevé sur les débris des Malheureux

Animez des sentimens de la plus vive reconnaissance, nous porterons non-seulement les Vœux les plus ardens aux piez des Autels ; mais encore les Déclarations de notre Temporel au Bureau de Vos Intendans, & notre Argent à la Caisse de Vos Trésoriers, pour la prospérité de Votre Règne, la perpétuité de Votre Maison Royale, & la conservation précieuse de Votre Personne sacrée.



## DECOUVERTE DE L'ISLE FRIVOLE.

### E X T R A I T.

**L'**Abé **COIER** est dans l'usage de donner de tems en tems, à *Paris*, quelques Morceaux de Satire. Il vient d'en publier un sous le titre de *Découverte de l'Isle frivole*. Ce titre est-il méconnoissable ? Y a t'il quelques uns de nos Lecteurs qui ne connoissent pas la situation de cette Isle merveilleuse ? Qu'ils aient en ce cas le plaisir de deviner sous quel degré de latitude & de longitude elle est située. Nous nous bouterons à extraire ce qu'il y a de plus plaisant sur les Mœurs de ses Habitans. Cette Production doit son origine à la Relation que l'Amiral *Anson* a donné de ses Voyages.

L'Amiral Anglois & sa Flote étant abordés en cette Isle furent s'adresser au Gouverneur. *Qui êtes vous ?* leur demanda-t'il, en les regardant en pitié. *Nous sommes*, répondit l'Amiral, *Sujets du plus grand Monarque de l'Europe....* *Il fant*, reprit le Gouverneur, *que votre Europe soit bien pauvre; ce n'est pas la première fois*

fois qu'elle nous envoie des Hommes, qui ne soient couverts que jusqu'aux genoux & mal vêtus. Par la lumière ! si mes gens étoient en aussi mauvais ordre, ou me chasseroit de ma place. Mais que demandez-vous ? .. D'entrer dans votre Port, pour vous radouber & nous rafraîchir... Quels sont vos talens, pour être admis dans la Ville de l'Esprit ? J'ai à bord, dit l'Amiral, des Constructeurs, qui savent doubler le mouvement du Vaisseau par la coupe. On se mit à rire. Des Ouvriers en Mines, à qui la Terre ne sauroit dérober ses Trésors. On rit encore plus. Des Chirurgiens, qui pénètrent l'intérieur du Corps humain, comme vous en voyez la surface. On éclata à ne plus s'entendre.

L'AMIRAL se recueillant un peu, imagina, que, pour mettre les Ricurs de son côté, il faisoit citer quelques talens supérieurs & plus scientifiques. Il avoit, sur son Escadre, des Savans, qui avoient quité les délices de Londres, pour aller constater la figure de la Terre, & fixer les Longitudes. Nation sage & éclairée, dit-il, j'ai aussi sur mes Vaisseaux des Géographes, qui connoissent la Terre, comme vous connoissez votre Ville, des Physiciens, pour qui la Nature n'a point de secrets, des Mathématiciens, qui savent mesurer, peser, nombrer toute la Creation ; & moi, qui vous parle, je puis, sans quitter cette place, vous dire, par  
la

la Trigonométrie, la hauteur de cette Tour, que j'aperçois à deux mille pas d'ici. On étoit las de rire; le mépris succéda, le Gouverneur tourna le dos, & la Barrière se refermoit. *Milord*, lui dit un Curieux de la foule, en mauvais Anglois, laissez-là tous ces grands talens, qui ne vous ouvriront jamais ici le plus petit Guichet. J'ai été reçu dans cette Ville, & j'y ai fait ma fortune en chantant... *Siblime Gouverneur*, s'écria l'Amiral, Génie lumineux, comment oubliais-je de vous dire, que notre Nation excelle en Danse, en Musique & en Cuisine! Le Gouverneur revint sur ses pas; on batit des mains. Le Chapelain du Centurion tira une Flûte traversière, Instrument inconnu aux *Frivolites*; il en joua, & nos Marins, sans excepter l'Amiral, dansèrent une Matelote, qui fit tomber pour un Mois toutes les Danses de la Ville.

Les *Frivolites* étoient justement dans cette disposition d'esprit où un Peuple cherche à fortir de sa barbarie. Ils n'avoient encore ni Lustres, ni Sophas, ni Bijoux, & les Visages des Femmes n'étoient pas encore vernis; mais on començoit à multiplier les Lumières, à élargir les Chaîses; à tailler le Verre à facettes; & les Femmes, lors qu'elles vouloient se présenter, prenoient d'un Elixir, qui, en fouettant le Sang, animoit leurs couleurs.

La

La finesse de la Cuisine, les ornemens de la Table, les prestiges de la parure, l'élégance des Meubles, la variété des Equipages, les Broderies, tout cela s'ébauchoit. On ignoroit les Modes; mais on convenoit qu'il n'étoit plus possible à une honête Femme de porter une Robe toute une Saison, & en général d'avoir toujours la même forme d'Habit, come on a le même Nez.

Les Mœurs tendoient à dépouiller leur rudesse. Les Avis maniérés, les Complimens, le bon Ton, les Vapeurs, les Soupers divins, les Dépenses de fantaisie, les Amitiés des Lèvres, les Amours d'un jour, toutes ces Fleurs d'urbanité étoient dans le Bouton, n'attendant qu'un coup de Soleil pour éclore. Les Maris ne sentoient pas encore le ridicule d'aimer leurs Femmes; mais ils y trouvoient déjà de la gêne. Les Femmes n'avoient pas encore abandonné les Soins Domestiques pour ceux de la Toilette; mais une voix secrète leur disoit, qu'elles étoient nées pour un rôle agréable & brillant. A peine comptoit-on quelques Seigneurs, qui eussent le courage de dépenser au delà de leurs Revenus; mais depuis quelques années on y étoit juste. Enfin les *Frivolites* n'avoient pas encore le Goût, ils avoient seulement du goût pour le Goût.

Il a été un Siècle où les *Frivolites* ont tenté de

de sortir de leur barbarie; mais vraisemblablement les Génies, qui voulurent les enlever, n'étoient pas au ton général de la Nation. Ils plantèrent des Avenues, ils construisirent des Portes triomphales, ils commencèrent des Quais, ils bâtirent des Places, ils désignèrent des Fontaines publiques, ils élevèrent des Edifices à la Vertu & aux Sciences; ils ne firent pas tout, & ce qu'ils n'ont pas fait est encore à faire. Il reste de ce Siècle trop de sérieux Tableaux, des Statues, des Poèmes & des Pièces d'éloquence où la Nature est trop bien rendue, pour plaire long-tems: Mais maintenant la Peinture néglige la force & l'expression, pour se parer d'un brillant coloris. Elle plait sur tout, lors que sous ses traits mignons, elle s'enchaîne dans de jolies Boetes. Les Morceaux de force, qui lui échapèrent autrefois, passent à une Nation voisine, qui n'a pas les yeux faits pour les graces. La Poésie, dans ses fureurs tragiques, ne s'avise pas d'exciter la terreur & la pitié, & d'inspirer ces Vertus féroces, qui sauvent les Etats. C'est une Coquette, qui amuse par l'éclat de sa parure & la galanterie de ses propos, qui se fâche pour le plaisir de se fâcher, & qui pleure pour rire. L'Eloquence n'est plus un Torrent, qui entraîne; c'est un Ruissseau, qui murmure sous des Fleurs; & l'Histoire s'habille en Roman.

Le Capitaine entre chez un Home d'Etat, qui venoit de s'enrichir, en veillant au bien d'une Province. Il y vit un Maitre à danser, qui s'étoit fait beaucoup prier pour communiquer ses graces à l'Héritier de la Famille. On lui ofrit un certain prix : *Me prenez vous, dit l'Home à talent, pour un Maitre de Phisique ?* Il disparût sans révérence. Vint sur la Scène un autre Home à talent, un grand Garçon bien fait, le fouet à la main : *Vous me convenez assez,* lui dit le Seigneur, après avoir examiné sa taille & sa figure : *Voiez si 200. Agathines vous conviennent. Deux Cents Agathines à moi,* reprit le Cocher, *pour vous mener brillamment & pour former vos Chevaux ! Gardez-les pour ce Savant, qui endoctrine votre Fils.*

L'AMIRAL, manquant de Vivres, choisit 50. sujets parmi ceux qui avoient quelque teinture des deux talens, & après huit jours de répétition, il les livra à l'utilité publique & à la subsistance de la Flote. Qu'on ne s' imagine pas que l'Amiral regardât faire, les bras croisés. Il eût pour Elève, en fait de Danse, le Fils d'un Général d'Armée : *Je vois venir, dit-il, dans la Maison un Maitre de Géométrie, & j'avois honte, en donnant beaucoup moins de tems, d'être païé au triple.*



Les *Frivolites*, pour vous acorder leur Amié, ne vous demandent pas des Vertus, mais des Agrémens. On vous suppose toujours honnête Home, mais prouvez bien que vous êtes joli Home. Avez-vous besoin de leurs services? Priez les, ils vous suplient d'ordoner, & vous avez toujours la consolation de les voir furieux de n'avoir rien fait. Il n'en est pas de l'honneur come du mérite. Il en faut absolument, & ils en mettent par tout. Ils n'ont pas le plaisir, mais l'honneur de vous voir, de vous parler, de vous servir & de ramper sous les titres. Ils ont, pour les Pupiles, des Tuteurs d'honneur, dans les Tribunaux, des Conseillers d'honneur; dans les Hôpitaux des Oeconomés d'honneur; dans les Temples, des Marguilliers d'honneur; & toutes les Femmes atachées à la Cour sont Dames d'honneur. Les Professions élevées rougiroient de faire paier leur travail au Public, mais elles acceptent de grands honoraires. La Noblesse sur tout excelle en honneur. Un Noble *Frivolite*, qui aura eu le malheur d'être mauvais Mari, mauvais Père, Citoyen inutile, se ressouvient toujours de l'honneur pour le recomander à son Fils, & le Fils, come le Père, a grand soin de ne tenir que sa parole d'honneur, de ne paier que ses Dettes d'honneur, & de tuer quelque fois par

honneur. Les Femmes ont leur honneur à part. Elles ont de si grands principes pour le conserver, qu'on les a encore rendues Dépositaires de celui de leurs Maris. Cependant les Femmes du haut Itile ont refusé le Dépôt, parce qu'elles sont sujettes à des Vapeurs, qui leur donnent des distractions.

Il est de petits Sièges à la Cour, fort peu comodes & très goûtés ; on a vû manquer de grands Mariages, parce que l'Épouse n'auroit pas le plaisir de s'y asseoir... Une Femme, le jour de ses Noces, suspend sa Dot à son cou & à ses oreilles, & le Mari menble la Maison superbement, en vendant une Terre. On voit dans les Antichambres & derrière les Carosses un choix de la Jeunesse de l'Isle, qui ruine magnifiquement ses Maitres. Les Provinces regrettent deux cents mille Artisans ou Laboureurs ; qu'en feroient-elles, si on les leur renvoioit avec les Mœurs élégantes de la Capitale ?





## AUX EDITEURS:

*Sur la mort de M. RUCHAT, Professeur en  
Théologie à LAUSANNE, décédé le 29.  
Septembre 1750.*

MESSIEURS,

UNE Attaque d'Apoplexie nous enleva hier  
29. Septembre, Mr. RUCHAT, Pro-  
fesseur en Théologie, si célèbre par son Sa-  
voir & par les Ouvrages dont il a enrichi le  
Public. Les Gens de Lettres ne manqueront  
pas d'entrer dans le détail sur ces deux points,  
déjà si connus. Cet excellent Home faisoit  
par là une figure considérable dans la Société;  
mais il y tenoit par des endroits plus intè-  
ressans encore pour tous les Homes. Nous  
avons perdu, non seulement un Savant,  
mais un Home, mais un bon Chrétien,  
un Imitateur de J. CHRIST par la simpli-  
cité de ses Mœurs, par la bonté de son Cœur,  
par la droiture de ses intentions, & sur tout  
par sa solide Pieté. Cette Vertu lui étoit si  
naturelle, elle étoit si bien assortie avec ses  
autres Vertus, que dans ce Siècle, où elle  
n'est que trop rare, elle n'avoit rien d'ex-  
traordinaire, même aux yeux du Monde;

elle oſoit paroître, & elle paroifſoit avec éclat. Quoi que ſa Charité égala ſa Pieté, elle n'auroit pas été auſſi connue, ſans les larmes que les Pauvres ont verſé à ſa mort. La triſteſſe de tous ceux qui ſoutenoient avec lui des relations, prouve combien il étoit aimé, & combien il étoit attaché à remplir les devoirs particuliers de ſon état. L'Académie regrette un Membre chéri. La douleur & la conſternation de tous ſes Diſciples ſont inexprimables. Il n'avoit pas, pour gagner les Cœurs, des dehors prévenans & empreſſés; il n'en avoit pas beſoin; ſa droiture, ſa bonté, ſa vertu toute unie ſuſſoient. Il tenoit à peu de perſones par le Sang, la Providence lui avoit refusé le doux nom de Père, mais au lieu de ce titre, il poſſédoit ceux d'Ami & de Bienfaiteur. Son attachement au travail étoit infatigable: Son Eſprit judicieux lui avoit fait tourner ſes études du côté où il étoit déjà dirigé par ſes talens, & ce même Eſprit lui avoit fait faire de ſes talens & de ſes vaſtes connoiſſances l'uſage le plus utile à la Société.

L'Hilloire ſeulement de la Réformation lui a couté des peines infinies, les Voiages, les Vêilles laborieufes, la pouſſière des anciens Manuſcrits auroit altéré le temperament le plus robuste, cependant il eſt parvenu à un âge avancé, ſans reſſentir les incomodités de la Vieilleſſe; il jouiſſoit de la ſanté, de la ſé-

rénité de l'Âme; il ne voïoit auprès de lui que des Persones qui lui étoient attachées par des liens plus doux & plus forts que ceux du Sang, & qui s'empressoient à augmenter son bonheur.

La Mort l'a surpris dans des ocupations dignes de lui, & le coup qui l'a frappé, si terrible pour ceux dont la Vie ne ressemble pas à la sienne, en lui épargnant les douloureux avantcours de la mort, a été pour lui une nouvelle faveur du Dieu qui le protège.

Ainsi l'Académie a perdu, dans un assés court espace de tems, deux de ses plus grandes Lumières. Je ne saurois m'empêcher de prendre cette occasion, pour remarquer la surprise où l'on a été, de ne trouver, dans vôtre Journal, qu'un mot d'avis daté de *Leinsamie* sur la mort de l'Illustre Mr. DE CROUSAZ \*. Le peu de sensibilité qu'on a marqué, dans cette occasion, pouroit faire mal augurer de l'état où sont ici les Sciences, à ceux qui ne conoissent pas le bon goût qui règne dans nôtre Ville. On a pensé, il est vrai, que l'état de mort civile où il étoit, depuis long-tems, doit avoir diminué peu à peu le sentiment de sa perte, mais cela ne rend pas une raison tout à fait suffisante du profond silence

que

\* L'Auteur de cette Entre se trompe : On le prie de voir dans le Journal de Mars p. 259. une Lettre adressée à Mr. DE CHESAUX sur la mort de son illustre Grand-Père.

que l'on a gardé sur un Home qui a fait tant d'honneur & tant de bien au Pais. Mr, De Crousaz a été le Restaurateur du bon goût & le Père de la Philosophie, qui jusqu'à lui avoit été ici dans la barbarie. Hélas ! qu'il est rare de trouver un Home, qui sache couvrir la sécheresse des Sciences abstraites, par tout ce que la beauté de l'Imagination & la sensibilité du Cœur ont de plus aimable ! C'est par cette voie qu'il inspiroit pour elles, aux Jeunes gens, le goût le plus vif. Sans son aimable méthode, que de gens, qui se sont distingués, auroient croupi dans l'ignorance, rebutés par les comencemens des Sciences, qui ne sont pas agréables en eux-mêmes ! Le moindre goût pour l'Étude étoit un titre à son amitié ; dans quelque Condition, dans quelque Sexe, dans quelque Personne qu'il le trouva ; il l'honoroit de son comerce, il l'encourageoit, il la protegeoit. Mais ce sont sur tout ceux qui s'attachent à la vraie, à la seule Science, à la Science de l'Home, à la Religion, qui ont fait une grande perte. Quand il étoit sur ces divins Objets, son Cœur s'enflamoit, la force de son Génie & sa vive sensibilité passaient dans l'Ame de ceux qui l'écoutoient & les embrasoient eux-mêmes d'un feu divin.... Mais je me laisse emporter dans cette digression, par une éfussion de Cœur bien naturelle. Revenons. Il s'agissoit de justifier mes Savans

Compatriotes de leur silence. Je n'ai pu former là dessus qu'une Conjecture un peu raisonnable. J'ai crû, que l'on étoit si bien persuadé, que tout rétentiroit des Eloges de ce Grand Home, que chaque Particulier s'est reposé sur le grand nombre du soin d'en parler : De cette atente générale, il est arrivé que personne n'a rien dit ; mais il auroit bien falu qu'on eût dit quelque chose. Je suis &c.

LAUSANNE le 30. Septembre 1750.



## LOGOGRIPHE.

**M**on Corps n'a que cinq pieds en bon  
Arithmétique ;

Mon premier chef tranché, me lisant à rebours

J'offre aux yeux deux Tons de Musique ;

Ma première moitié se fait voir, tous les jours,

Dans l'Eau, dans le Bois, dans la Terre.

Quatre, cinq & deux, trois, c'est le fruit de la  
Guerre.

Trois, un, & deux, je nais dans un Jardin.

Pris dans un autre sens, je deviens un Chemin.

Remis dans mon entier, sans qu'on me décompose,

Je suis l'apanage d'Iris ;

Heureux enfin qui se dispose

A vouloir, sans tarder, conoitre qui je suis !

SOMEIL doit être le mot de l'Enigme du  
Mois d'Août.



T A B L E.

<b>L</b> Lettre aux Editeurs.	195
<i>Reflexions critiques &amp; morales sur la</i>	
<i>Parabole du Semeur.</i>	196
<i>Essai sur l'Astrologie Judiciaire</i>	219
<i>Histoire d'un Jésuite &amp; d'une jeune Dame</i>	
<i>Romaine.</i>	237
<i>Ode contre l'Amour</i>	253
<i>La Voix du Prêtre.</i>	257
<i>Découverte de l'Isle frivole.</i>	283
<i>Lettre aux Editeurs sur la mort de Mr. le</i>	
<i>Professeur Ruchat.</i>	291.
<i>Logogriphe.</i>	295

ERRATA du Mois d'Août.

Page 121. dernière ligne, se communiquassent,  
lisés, se convoquassent.

P. 161. ligne 20. souffriront, lisés, suffiront.

P. 184. Vers 20. Suivants Mars, lisés,  
Suivants de Mars.